



le Théâtre du RICTUS

theatredurictus.fr

REVUE DE PRESSE

OCTOBRE 2018

Relations presse : Catherine GUIZARD / 06 60 43 21 13 / lastrada.cguizard@gmail.com

Chargée de production : Elise MAINGUY / 06 89 08 43 38 / elise.mainguy@theatredurictus.fr

Direction artistique : Laurent MAINDON / 06 89 77 67 54 / l.maindon@theatredurictus.fr

Le Théâtre du Rictus est une compagnie conventionnée DRAC Pays-de-la-Loire / Ministère de la Culture et de la Communication.
Elle est également conventionnée pour son fonctionnement par le Conseil régional des Pays-de-la-Loire et le Conseil général de Loire-Atlantique.



la terrasse

À LA MANUFACTURE DES ABBESSES - PARIS 18^e

7 rue de Véron / MÉTRO : ABBESSES (ligne 12)



FUCK AMERICA

d'Edgar HILSENATH

du 23 août au 14 octobre 2018 - du jeudi au samedi à 21h et le dimanche à 17h

Les mots ont de la couleur, de l'impudeur et de la pudeur. C'est remarquable.

Gilles Costaz - webtheatre.fr



ASPHALT JUNGLE

de Sylvain LEVEY

du 29 août au 13 octobre 2018 - du mercredi au samedi à 19h

C'est un spectacle d'une précision, d'une force et d'une subtilité dans la brutalité, tout à fait remarquable..., tellement c'est réussi.

France Inter - Le Masque et la Plume

Deux histoires plateau nu. Deux histoires sans point commun apparent. L'une est une fable sur le désir de violence, entre absurdité et humour noir s'esquisse le jeu de l'humiliation et de la torture mentale, l'autre dévoile la naissance d'un écrivain juif allemand dans les bas-fonds du New York des années 50, encore marqué au plus profond de lui par la shoah. À priori, rien de semblable. Si ce n'est que toutes les deux nous parlent du monde, de nos craintes et de nos espoirs, de nos rêves et de nos lâchetés.

Et bien que parfois graves, ces textes sont drôles et ironiques. Des portraits en creux donc, eux c'est nous, potentiellement du moins. Car ces deux écrivains, Edgar Hilsenrath et Sylvain Levey, trempent leur plume dans l'encrier des jours sans gloire et regardent la vie droit dans les yeux.

DISTRIBUTION

Ghyslain Del Pino
Christophe Gravouil
Laurence Huby
Yann Josso
Nicolas Sansier

MISE EN SCÈNE

Laurent Maindon

CRÉATION LUMIÈRES

Jean-Marc Pinault

CRÉATION SON

Guillaume Bariou
Jérémy Morizeau

CRÉATION VIDÉO

David Beautru
Dorothée Lorang
Marc Tsyphine

CRÉATION

COSTUMES

A.Emmanuelle Pradier

Laurent Maindon, metteur en scène.



PARTENAIRES MEDIAS

THÉÂTRE(S) MAGAZINE

TELERAMA SORTIR

LA TERRASSE

SCENEWEB

CULTURES-J

RÉSEAU RATP MÉTRO : HEBDO THÉÂTRE

COLONNE MORRIS TRADITION



FUCK AMERICA

D'Edgar Hilsenrath

EXTRAITS DE PRESSE

« C'est truculent, cruel, c'est drôle, le spectacle se tient, les acteurs notamment Nicolas Sansier incarnent bien, il a le physique de l'emploi, avec son double en face parmi le public, ça fonctionne, tout ça est plutôt de bonne tenue... » **France Culture / Emission La Dispute** - Marie-José Sirach

« Les deux textes portent leur charge d'humour et de fureur. Comme un fluide glacé qui cheminerait sur la carte du temps. Mais, avec la force de dire « Fuck ! » (merde) à la face de ceux qui le méritent. Pour commencer à aller mieux. Et de toute façon, c'est violent... » **L'HUMANITÉ - Gérald Rossi**

« Sans complaisance, avec un humour noir. Et c'est cela qui décape, détonne contre tout « politiquement correct » de circonstance » / **TELERAMA. T** - Fabienne Pascaud

« Laurent Maindon porte à la scène le sulfureux roman d'Edgard Hilsenrath. Intelligente adaptation, belle inventivité scénique, comédiens inspirés et protéiformes : un excellent spectacle ! » **LA TERRASSE** – Catherine Robert

« Adapté et mis en scène par Laurent Maindon (plateau nu, usage de la vidéo bien dosé, cinq comédiens multitâches), le texte interroge, avec un humour cruel qui ressemble à la politesse du désespoir, la migration et l'exil. Il résonne bien étrangement aujourd'hui. » **ELLE Magazine**

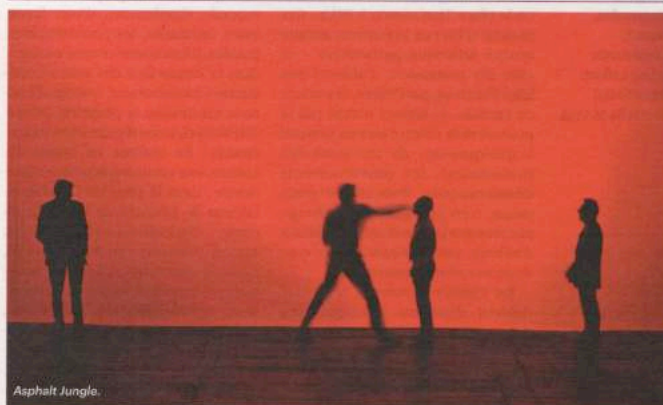
« La compagnie du Théâtre du rictus transpose sur scène l'univers tragi-comique et le ton corrosif du romancier allemand Edgar Hilsenrath, redécouvert il a 10 ans. Cinq acteurs généreux au jeu ciselé incarnent une galerie de personnages ridicules, sordides ou poignants. » **LA VIE** - N.Gérard

« Adepte d'un théâtre qui questionne notre condition, le metteur en scène s'est laissé séduire par l'humour et la profondeur du personnage central (Jakob Bronsky à la fois exilé et écrivain en devenir), le New York des années 50 et la liberté de ton d'Hilsenrath. » **A Nous Paris**

« Par la voix d'Edgar Hilsenrath, le Théâtre du Rictus nous convie à la Manufacture des Abbesses à un spectacle plein de sensibilité et de profondeur. Fuck America où l'itinéraire contrarié d'un survivant de la Shoah à New York dans les années 50 est un spectacle qui explore avec finesse l'histoire de ces juifs immigrés vers un eldorado très réaliste et sans concession. » **Théâtres.com**

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



soit pas toujours clair et que les interprètes soient inégaux. On (re)découvre au moins un vieil auteur sulfureux et terrible, grinçant : Edgar Hilsenrath.

Décidément Laurent Maïndon ne fait pas dans l'attendu et le confortable. Il propose, toujours avec son Théâtre du Rictus et les comédiens de *Fuck America*, une autre pièce, française celle-là : *Asphalt Jungle*, de Sylvain Levey. Quoi de commun entre ces deux spectacles présentés en diptyque ? De l'Amérique des années 1950 à un temps indéterminé qui pourrait s'apparenter au climat glauque et angoissant des premières pièces des années 1960 de l'Anglais Harold Pinter ? La violence urbaine. La violence tapie en chacun. Jusqu'à l'absurde. Jusqu'à la pornographie. Jusqu'à l'insoutenable. Jusqu'à la tragédie. *Asphalt Jungle* se présente comme un jeu d'humiliation consentie. Deux sbires anonymes et ordinaires y forcent deux pauvres types, eux aussi anonymes et ordinaires, à se battre et à se dégrader mutuellement, sur un plateau noir drastiquement dépouillé et nu, stylisé à l'extrême, juste éclairé de néons verticaux. Commissariat de police, prison, cave, no man's land ? Une heure durant, ce rituel de torture mentale et physique, prétendument ludique, va glacer les sangs. Parce que les comédiens incarnent avec un cynisme distancié et constamment inquiétant leurs personnages de trop banals bourreaux et victimes. Pas un moment de pause, de calme, d'espérance dans le quatuor assassin, brut et brutal de Sylvain Levey. On ne sait rien de la psychologie, de l'intimité des personnages. Si ce n'est que chacun, à chaque instant, peut devenir bourreau. Ou victime. Le spectacle est sec, dur. Troublant. Mais il blesse là où il faut. Les relations terribles et mortifères entre les êtres, les jeux de violence et d'humiliation dont nous ne sommes pas toujours maîtres et que nous acceptons. Autant de questions posées ici sans complaisance ni voyeurisme et à travers une forme étonnante. Les vacances sont finies... ●

Si on voit d'ordinaire peu de psy au théâtre (c'est le spectateur qui est tenu de jouer le rôle ?), en voilà une autre à la Manufacture des Abbesses, toujours, mais américaine et à la fonction plus artistique : en accouchant de son passé un rescapé des camps plutôt mutique, elle va libérer son écriture et lui permettre de boucler un livre qu'il avait peine à achever... Nul doute que dans *Fuck America*, l'écrivain juif allemand Edgar Hilsenrath, émigré dans les années 1950 aux États-Unis, ne raconte son propre parcours et ne soit le double de ce héros qui tente de survivre au fil de désastres quotidiens et de minables petits boulots. Ce Bronsky-là n'est pas sympathique, mais du genre flemmard, profiteur et pique-assiette. Pas le profil type de l'exilé sur lequel on aimerait s'apitoyer. Du moins est-ce de cette grotesque et méchante façon que l'auteur aime à se raconter. Sans complaisance, avec un humour noir. Et c'est cela qui décape, détonne contre tout « politiquement correct » de circonstance. Dommage que le découpage du récit choisi par le metteur en scène Laurent Maïndon ne

1 **Fuck America**
Tragi-comédie
Edgar Hilsenrath
1h | Mise en scène
Laurent Maïndon.
Manufacture
des Abbesses.
14 **Asphalt Jungle**
Drame
Sylvain Levey
1h | Mise en scène
Laurent Maïndon.
Manufacture
des Abbesses.

TELERAMA SORTIR

Du 5 au 11 SEPT 2018

Du 19 au 25 SEPT 2018

& Du 3 au 10 OCTOBRE 2018



Fuck America

On aime un peu

Comment devient-on écrivain quand on a débarqué à New York, dans les années 1950, qu'on y croupit dans les bas-fond, après avoir survécu aux camps nazis, à jamais marqué par le drame de la Shoah ? Nul doute que l'écrivain juif allemand Edgar Hilsenrath (92 ans) ne se soit inspiré de son propre parcours et de ses malheurs d'exilé dans ce texte où il ne rechigne ni à l'humour ni au grotesque. Le metteur en scène a monté de manière plutôt chorale ce destin qui évoque aussi aujourd'hui toutes les tragédies de l'exil... Dommage que l'interprétation soit inégale et que la partition ait parfois des faiblesses.

Fabienne Pascaud (F.P.)



La Dispute

Par Arnaud Laporte

Extrait.....

"Honnête est le mot qui caractérise ce travail de mise en scène, c'est sobre.. Avec peu de moyen et beaucoup d'imagination,

il parvient à recréer cet univers, l'utilisation de la vidéo est très jolie, très beaux effets de décor, d'intérieur ou scènes de rue...

Cette petite scène toute simple, un plateau quasiment nu permet au spectateur d'entrer encore plus loin dans ce livre,

un véritable pamphlet, un livre qui dézingue le rêve américain et l'image du juif bien sous tout rapport...

C'est truculent, cruel, c'est drôle, le spectacle se tient, les acteurs notamment Nicolas Sansier incarnent bien,

il a le physique de l'emploi, avec son double en face parmi le public,

ça fonctionne, tout ça est plutôt de bonne tenue.."

Marie-José Sirach

Théâtre. Fuck les sales types et leurs discours mois

Deux pièces qui se complètent en dénonçant la violence physique et morale des hommes, hier et aujourd'hui. Effrayant et remarquablement interprété.

Ils sont austères, glacés, glaçants. Les comédiens de la compagnie du Théâtre du Rictus proposent, avec le metteur en scène Laurent Maindon, deux pièces qu'ils ont créées, l'une en 2008 et l'autre l'an dernier, au off d'Avignon. Respectivement Asphalt Jungle, d'après Pour rire, pour passer le temps, de Sylvain Levey, et Fuck America, d'Edgard Hilsenrath.

Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso, Nicolas Sansier et Laurence Huby sont les interprètes remarquables des deux aventures. Deux histoires qui ne sont ni une suite ni ne relèvent du même univers, mais qui pourtant résonnent de la même interrogation profonde. Comment des hommes se comportent-ils face à leurs semblables, dans les situations extrêmes de la violence et de la guerre ?

Quand débute Asphalt Jungle, le plateau est nu. Il le restera jusqu'au bout. Dans ce lieu indéterminé, une porte est ouverte, d'où jaillissent une lumière et des cris. À tour de rôle, les hommes présents sur le plateau y entrent et cognent. Violence à l'état pur. L'écriture de Sylvain Levey (né en 1973) s'articule autour de la « violence gratuite », de la soumission, de la blessure morale et physique.

Cette violence froide, teintée de racisme, se retrouve dans Fuck America, les coups de pied et de poing en moins. Le texte d'Hilsenrath, publié en 1980, est pour l'écrivain (à qui on doit le Nazi et le Barbier) un témoignage de violence déguisée dans les années 1950 aux États-Unis. Bronsky, le héros de l'affaire, débarque à New York après les refus multiples des services de l'immigration, pour qui les survivants des ghettos sont bien envahissants...

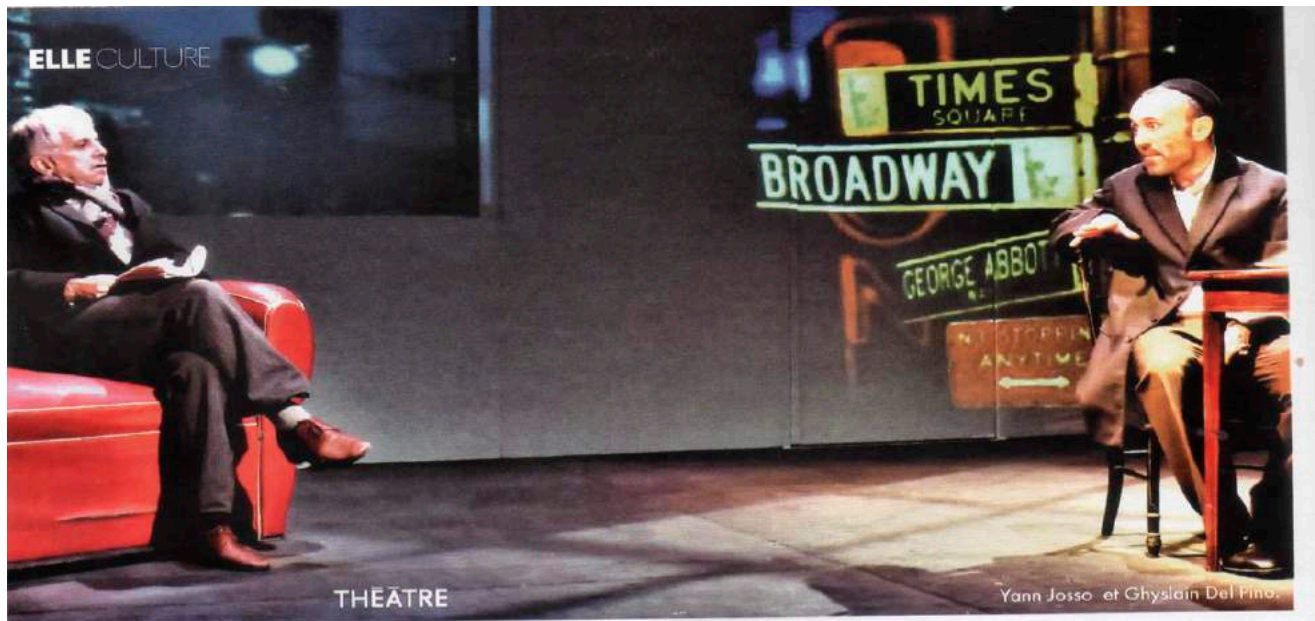
Bronsky, finalement, se fait une place presque en marge de cette société qui ne lui procure que des petits boulots, un hébergement précaire, des contacts physiques furtifs et rares, bref une sale vie. D'où le bras d'honneur de cet écrivain qui, victime avec toute sa famille de la barbarie nazie, se retrouve face à une Amérique qu'il imaginait autrement accueillante, à l'ombre de la statue de la Liberté.

Dans le quotidien de cette existence, le jeune écrivain fait l'expérience de cette vie au minimum et dans un décor où prennent joliment place les projections vidéo de David Beaudou, Dorothée Lorang et Marc Tsyckine. « Hilsenrath et Levey trempent leur plume dans l'encier des jours sans gloire », dit Laurent Maindon. Au-delà de la colère. **Les deux textes portent leur charge d'humour et de fureur. Comme un fluide glacé qui cheminerait sur la carte du temps. Mais, avec la force de dire « Fuck ! » (merde) à la face de ceux qui le méritent. Pour commencer à aller mieux. Et de toute façon, c'est violent.**

Fuck America, jusqu'au 14 octobre, du jeudi au samedi 21 heures, dimanche 17 heures ; Asphalt Jungle, jusqu'au 13 octobre, du mercredi au samedi à 19 heures. Manufacture des Abbesses, 7, rue Véron, Paris 18e ; tél. : 01 42 33 42 03.

Gérald Rossi

ELLE MAGAZINE



LA NIQUE À L'AMÉRIQUE

Avec ce spectacle adapté du texte décapant d'Edgar Hilsenrath, le rêve américain en prend pour son grade. « Fuck America » ? Un roman écrit en 1980, sous la forme d'un journal intime. Jakob Bronsky, Allemand émigré aux États-Unis, rêve de liberté et de littérature. Cet alter ego de l'auteur tient déjà le titre de son livre, « Le

Branleur », où il tentera de raconter l'innommable : le ghetto juif, qu'il a connu, les nazis, la solution finale. Mais si le passé est cauchemardesque, le futur s'annonce à peine plus lumineux, et le présent tristement glauque. Bronsky traîne ses guêtres de clodo, abandonné de tous, cumulant petits boulots et fantasmes d'une sexualité débridée. Hilsenrath appuie là où ça fait mal, et ici la provocation le dispute au rire noir, comme dans son réjouissant « Le Nazi et le Barbier ». Adapté et mis en scène par Laurent Maïndon (plateau nu, usage de la vidéo bien dosé, cinq comédiens multitâches), le texte interroge, avec un humour cruel qui ressemble à la politesse du désespoir, la migration et l'exil. Il résonne bien étrangement aujourd'hui. **A.N.**

« FUCK AMERICA », jusqu'au 14 octobre, Manufacture des Abbesses, Paris-18°.

Fuck America

Manufacture des Abbesses / adapté du roman d'Edgard Hilsenrath / mes Laurent Maindon

Laurent Maindon porte à la scène le sulfureux roman d'Edgard Hilsenrath. Intelligente adaptation, belle inventivité scénique, comédiens inspirés et protéiformes : un excellent spectacle !

« Les gouvernements de tous les pays de cette planète se foutent royalement de savoir si vous vous faites massacrer ou non. Le problème juif leur casse les pieds, à vrai dire, personne ne veut se mouiller. En ce qui nous concerne, je veux dire, nous, le gouvernement, dont au titre de Consul Général je suis le représentant, je n'ai qu'une chose à vous dire : des bâtards juifs comme vous, nous en avons déjà suffisamment en Amérique. » : telle est la réponse qu'Edgar Hilsenrath imagine être envoyée par le Consul Général des Etats-Unis au juif polonais Nathan Bronsky, après qu'il lui a



demandé des visas pour fuir l'Allemagne avec sa famille et échapper aux persécutions nazies. Politiquement incorrect, provocateur et iconoclaste, loufoque et sarcastique, le roman d'Edgar Hilsenrath provoqua un véritable séisme lors de sa publication. L'histoire de Jakob Bronsky est aussi celle de son auteur, qui connut, après l'épreuve de la guerre en Europe et des persécutions, celle de l'émigration dans une société hostile, mercantile

et cynique. Ici l'Amérique déteste ceux qui, comme Jakob Bronsky, ont quitté le Vieux Continent pour l'Eldorado occidental, mais Jakob Bronsky – qui invite l'Amérique à aller se faire foutre –, l'exècre tout autant en retour, et il ne mâche pas ses mots !

Mort aux cons et vive la vie !

Ghyslaine Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso et Nicolas Sansier (que l'on peut découvrir dans le texte de Sylvain Levey à 19h sur la même scène), accompagnés par l'excellente Laurence Huby, jouent les personnages de cette farce grinçante et hilarante avec un talent consommé. Le dialogue entre l'auteur et son héros est émaillé de saynètes où apparaissent des personnages secondaires à la fois truculents et émouvants. Un accessoire, une pièce de costume, un changement de coiffure suffisent pour faire apparaître tout le petit peuple new-yorkais qui vit d'expédients et de rroulardises. **Nicolas Sansier, dans le rôle-titre, est magistral en Jakob Bronsky. Lui et ses complices sont très à l'aise dans cette mise en scène fluide et efficace qui s'appuie sur le très beau travail de création vidéo de David Beaudru, Dorothée Lorang et Marc Tsyphine. Il est conseillé de voir, l'une après l'autre, les deux pièces du Théâtre du Rictus actuellement sur la scène de la Manufacture des Abbesses. Entendre Jakob Bronsky répondre avec sa faconde salace, sa mordante ironie et sa résistance passive aux injonctions des salauds et à la lâcheté des planqués console de la terrible leçon assénée une heure plus tôt par les comédiens interprétant le texte de Sylvain Levey.**

la terrasse

THÉÂTRE - ENTRETIEN
Fuck America / Asphalt Jungle



ENTRETIEN / LAURENT MAINDON
MANUFACTURE DES ABBESSES /
DE EDGAR HILSEN RATH
ET SYLVAIN LEVEY /
MES LAURENT MAINDON

Publié le 20 août 2018 - N° 268

Le Théâtre du Rictus fait sa rentrée à la Manufacture des Abbesses. La compagnie basée en Loire-Atlantique présente *Fuck America* et *Asphalt Jungle* : deux spectacles qui nous parlent « de nos craintes et de nos espoirs », « de nos rêves et de nos lâchetés ».

Quels liens établissez-vous entre *Asphalt Jungle* et *Fuck America* ?

Laurent Maindon : Ce sont deux histoires sans point commun apparent. L'une – *Asphalt Jungle* – est une fable sur le désir de violence. Entre absurdité et humour noir s'esquisse le jeu de l'humiliation et de la torture mentale. L'autre – *Fuck America* – dévoile, dans les bas-fonds du New York des années 1950, la naissance d'un écrivain juif allemand encore marqué au plus profond de lui par la Shoah. A priori, rien de semblable, si ce n'est que ces deux pièces nous parlent du monde, de nos craintes et de nos espoirs, de nos rêves et de nos lâchetés. Bien que parfois graves, elles sont drôles et ironiques. Edgar Hilsenrath et Sylvain Levey trempent leur plume dans l'encrier des jours sans gloire et regardent la vie droit dans les yeux.

Quel regard portez-vous sur les écritures de ces deux auteurs ?

L.M. : J'ai découvert l'œuvre d'Hilsenrath en lisant *Le Nazi et le Barbier*, roman picaresque qui parle de l'holocauste avec une absence de complexe à couper le souffle. L'important, pour cet écrivain, est de parler de la condition humaine, de ses travers, de ses perversités comme de ses rêves, de ses angoisses et des conditions de sa survie. J'ai ensuite lu l'intégralité de ses romans et suis tombé sous le charme de *Fuck America*. L'humour et la profondeur de Bronsky, son personnage principal, ont résonné avec mes propres interrogations comment prendre une distance poétique pour parler des choses graves ? Quant à Sylvain Levey, lorsqu'on lit ses textes, on est frappé par leur qualité de captation : captation de la solitude, de la révolte, du malaise, du mal-être... Les personnages semblent subir une pression qu'ils ne perçoivent pas, mais qui tend à les broyer. Sylvain Levey ne nous inflige pas une analyse prête à penser, il nous donne à voir. Ses esquisses révèlent les meurtrissures d'une société à la dérive, en quête d'elle-même, une société qui réinvente ses propres mythes dans la peur de l'autre et le repli sur soi.

« Edgar Hilsenrath et Sylvain Levey trempent leur plume dans l'encrier des jours sans gloire et regardent la vie droit dans les yeux. »

Quels sont les engagements artistiques qui fondent la vie de votre compagnie, le Théâtre du Rictus, depuis sa création en 1996 ?

L.M. : Nous défendons un théâtre de texte, de parole, un théâtre d'engagement. Un théâtre qui questionne notre condition. J'aime la précision du jeu, l'engagement des corps sur un plateau. Mettre en scène, c'est aussi une histoire de partage et de négoce avec des mots, avec une équipe. Et c'est grâce à l'équipe qui m'accompagne que je continue d'arpenter le répertoire contemporain avec enthousiasme.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

La Manufacture des Abbesses - 7 rue Véron, 75018 Paris. Tél. : 01 42 33 42 03.

Fuck America : du 23 août au 14 octobre 2018, du jeudi au samedi à 21h00 et le dimanche à 17h00. ***Asphalt Jungle*** : du 29 août au 13 octobre 2018, du mercredi au samedi à 19h00.

823
Du 10 AU 16 SEPTEMBRE 2018
anousparis.fr

A NOUS PARIS

scènes

40

affaires culturelles

tragi-comédie burlesque

Fuck America

●●●●●

C'est une histoire d'exil, de survie mais aussi un récit d'apprentissage. Une histoire de fou, relatée par l'éruptif Edgar Hilsenrath, écrivain juif allemand connu avant tout pour ses romans *Nuit*, *Le Conte de la pensée dernière*, *Le Nazi et le barbier*, etc. Mais c'est *Fuck America* qui a finalement intéressé Laurent Maillard. Adepte d'un théâtre qui questionne notre condition, le metteur en scène s'est laissé séduire par l'humour et la profondeur du personnage central (Jakob Bronsky à la fois exilé et écrivain en devenir), le New York des années 50 et la liberté de ton d'Hilsenrath. Quoi de mieux que cette autobiographie allégrement fictionnée par un auteur qui a bien connu la migration forcée



© Ludovic Girondeau

(en raison de la Shoah) pour évoquer toutes les tragédies de l'exil ? Joli défi pour la troupe du Théâtre du Rictus sommée de composer avec une structure narrative essentiellement composée de monologues intérieurs et de dialogues. On y suit Jakob Bronsky, fraîchement débarqué d'Europe après avoir survécu aux déportations. À lui l'Amérique ? Oui... mais celle des secondes classes de

la société soumises aux petits boulots précaires, au ventre criant famine, à la misère sexuelle... on en passe et des pires. Se déploie alors une allégorie féroce sur les impasses du rêve américain. Les inégalités d'une société déchirée entre une petite population d'ultra-riches et la classe pauvre. Bronsky n'a pas les codes, mais il tente malgré tout d'écrire son livre, *Le Branleur*, tout en fantasmant sur son éditrice (future ?). S'arrimant au style fougueux de l'auteur, la troupe n'évite pas quelques maladresses mais on est vite dédommagé par de vraies trouvailles formelles (l'ingénieux dispositif vidéo, de belles scènes de dialogues entre l'écran et les personnages sur le plateau) et le rythme soutenu de la mise en scène...

Jusqu'au 14 octobre, à 21 h du jeudi au samedi, dimanche à 17 h, à la Manufacture des Abbesses, 7, rue Véron, 18^e, M^o Abbesses. Pl. : 13 €-24 €. Tél. : 01 42 33 40 03, www.manufacturedesabbesses.com



THÉÂTRE

Fuck America

Publié le 26/09/2018

La Vie aime : beaucoup

Dans le New York des années 1950, Bronsky, jeune homme sans-le-sou, immigré d'Europe, lutte pour survivre. Il s'agrippe à l'écriture comme à une planche de salut, pour décrire la Shoah dont il a réchappé. La compagnie du Théâtre du rictus transpose sur scène l'univers tragi-comique et le ton corrosif du romancier allemand Edgar Hilsenrath, redécouvert il y a 10 ans. Cinq acteurs généreux au jeu ciselé incarnent une galerie de personnages ridicules, sordides ou poignants. Les dialogues, concentrés de vérité, font retentir la langue abrupte et crue d'Hilsenrath, traversée par un rire amer et l'autodérision - armes contre la faim, la frustration sexuelle, le désespoir. La mise en scène de Laurent Maindon, qui pâtit toutefois d'effets inutiles, sert une vision du réfugié débarrassée de tout apitoiement. Peut-on se reconstruire après avoir connu le pire ? Et comment raconter ? Ces questions nous parlent, aujourd'hui.

Jusqu'au 14 octobre à la Manufacture des Abbesses, Paris (XVIIIe).

www.manufacturedesabbesses.com



À la Manufacture des Abbesses à Paris : les comédiens du Rictus

Le Théâtre du Rictus de Nantes s'est installé pour un mois à la Manufacture des Abbesses, une de ces petites salles parisiennes qui parient sur l'écriture contemporaine et qui, contre vents et marées, défendent courageusement des choix de programmation exigeants. Laurent Maindon et son équipe y présentent deux spectacles dans la même soirée : *Asphalt Jungle* de Sylvain Levey et *Fuck America* d'après le roman autobiographique d'Edgar Hilsenrath. Les mêmes acteurs (Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso, Nicolas Sansier) jouent les deux spectacles, allant de la violence âpre, sans concession de Sylvain Levey à l'imaginaire poétique (mais reflétant une réalité plus dure encore) de Hilsenrath.

Dans *Asphalt Jungle*, on est dans un huis clos. L'espace est vide. Abstrait. Le temps est tout aussi abstrait. On ne sait comment, ni pourquoi, ni depuis combien de temps quatre hommes sont là, mais le deal est très clair : deux d'entre eux demandent à un troisième de taper sur le quatrième. Les coups pleuvent. On tape sur un homme sans motif apparent. Pourtant la violence n'est pas si gratuite qu'on pourrait le croire. Elle est d'abord psychologique. Les rapports entre les quatre hommes sont faits de domination, d'humiliation et de soumission, ils sont d'une cruauté cynique et sadique. On regarde ; on commente ; on rigole ; on ordonne de taper plus fort, de faire plus mal. Ce n'est que lorsque les bourreaux s'éloignent quelques instants et que leurs victimes s'expriment tant soit peu, qu'on perçoit l'angoisse, les questions qui restent sans réponse, la perversité du deal. Et l'on se dit qu'il y a, malheureusement, dans cette situation-là quelque chose qui n'est pas sans rapport avec ce qui se passe actuellement dans notre société.

Dans *Fuck America*, le plateau n'est plus aussi vide. Par le biais d'images vidéo et de quelques accessoires (un canapé rouge etc.), on va changer de lieu scénique au fur et à mesure que le protagoniste va avancer dans son récit : ainsi, se promènera-t-on dans le New York des années 50 où Jacob Bronsky vient d'émigrer.

Son récit c'est d'abord un voyage dans l'Histoire et dans sa propre mémoire. Juif allemand, il a connu avec sa famille, durant la seconde guerre mondiale, la déportation dans un ghetto nazi en Ukraine : il veut écrire un livre sur ce qu'il a vécu. C'est un témoignage bouleversant quand Bronsky se souvient du passé ; beaucoup plus léger, drôle, ironique quand il nous conte sa quête de petits boulots minables pour survivre dans New York, ses obsessions sexuelles et ses déboires dans une société américaine dont il n'a pas les codes. Le rêve américain, ce n'est pas pour lui.

On retrouve donc dans *Fuck America* les quatre acteurs de *Asphalt Jungle*. Mais, cette fois, il y a avec eux la comédienne Laurence Huby qui interprète toutes les femmes (grandes bourgeoises ou prostituées) que Jacob Bronsky rencontre lors de ses déambulations nocturnes new-yorkaises.

Dans les deux spectacles, Laurent Maindon dirige ses acteurs avec beaucoup de justesse et de subtilité : il sait maintenir la distance nécessaire qui empêche toute facilité, tout pathos et qui fait que, même dans les situations les plus brutales et les plus désespérées, on esquisse quand même un sourire.

Chantal BOIRON

Interviews culture

Nicolas Sansier : « Jacob Bronsky est un personnage déraciné, politiquement incorrect mais tellement touchant »

Dans Fuck America, une (passionnante) pièce de Laurent Maindon, Nicolas Sansier incarne Jacob



Bronsky, un juif qui a émigré aux USA à la fin de la seconde guerre mondiale après avoir survécu à la Shoah. Fuck America est un texte d' Edgar Hilsenrath qui donne à réfléchir sur le mirage du rêve américain et la précarité des exilés qui ont débarqué à New York. Nicolas, quand a commencé votre carrière de comédien ? Il y a une vingtaine d'années, j'ai suivi une formation au conservatoire régional de Nantes puis j'ai enchaîné avec une école professionnelle créée par Jean Blaise et Pierre Gralépois, fondateur du CRDC, maintenant appelé le Lieu Unique. Ensuite j'ai travaillé plus ou moins régulièrement avec divers metteurs en scène dont Yvon Lapous, Christophe Rouxel, Hervé Lelardoux, Laurent Maindon, Marilyn Leray, Bernard Lotty, Cédric Gourmelon et Pierrick Sorin ainsi que dans des créations dans différents lieux parisiens dont le théâtre de la Tempête, théâtre de l'Athénée, théâtre de l'Est parisien

ou encore le théâtre du Rond-Point

Quel est votre rapport aux mots et à la scène ?

Dans mon travail, les mots sont primordiaux c'est par eux que vont raisonner le sens et la dramaturgie des personnages à jouer, et une fois que le travail au plateau arrive, il faut savoir s'accrocher au texte pour ne pas se noyer dans les abîmes de la scène, alors le travail, la confiance et le groupe permettent la symbiose entre le jeu et les mots pour en construire la forme désirée.

Quels sont vos premiers amours textuels dans le théâtre, Nicolas ?

Samuel Beckett m'a particulièrement touché, son univers de fin du monde, sa vision corrosive de l'être humain, et particulièrement sa nouvelle « Premier amour ». Par la suite, il y a eu Sartre avec ses textes sur l'engagement et notamment sa pièce « Les mains sales » que j'ai eu le plaisir de jouer, Alfred Jarry pour son côté mauvais élève débordant d'imagination et dans un autre domaine Lewis Carroll pour sa folie et sa fantasmagorie.

Pour Fuck America, connaissiez-vous déjà l'œuvre d' Edgar Hilsenrath ?

Non j'ai appris à la connaître en travaillant sur Fuck America et je dois dire que ce fut une

révélation. Ses textes sont absolument magnifiques. J'ai lu « Le nazi et le barbier » puis « Nuit », un de ces textes phares peut-être même son chef-d'œuvre sur le ghetto, ce livre, c'est « le Branleur » qu'il tente d'écrire dans Fuck America

Comment appréhende-t-on un texte comme celui-ci en tant que comédien ?

Je pense que pour jouer le personnage de Jacob Bronsky dans Fuck America, il faut absolument avoir lu « Nuit » son livre sur le ghetto. Cela m'a permis de comprendre l'horreur qu'il a vécu.

Ensuite on ingurgite le livre, on le digère et on essaie de le rendre le plus humble possible.

Dans Fuck America, votre rôle est central, complexe avec une pointe de folie. Qu'est ce qui est le plus délicat à jouer dans ce personnage ?

La chose peut-être la plus difficile est de ne pas s'égarer trop dans l'émotion, pouvoir exhorter sa souffrance sans se laisser piéger par sa tragique histoire. C'est aussi un rôle qu'on appréhende avec les autres comédiens : Laurence Huby, Yann Josso, Ghyslain del Pino, Christophe Gravouil. Une fois que le spectacle est lancé, ce sont eux qui poussent Jacob à exister, à se livrer et finalement à se confesser.

Cette pièce vous a t-elle fait réfléchir sur l'identité culturelle ?

Je me rends compte que cette pièce est totalement d'actualité aujourd'hui avec le problème des migrants dans ces bateaux qui restent au large et que personne ne veut accueillir tout comme les lettres de Nathan Bronsky (le père de Jacob) qu'il écrit au Consul Général pour obtenir un visa pour les États-Unis alors qu'il tente d'échapper à la guerre avec sa famille. Ce qui est terrible, c'est la répétition de l'histoire. Ces tragédies ne peuvent que souder l'identité culturelle de tout peuple opprimé .

Quelle est la part d'humour noir de votre personnage ?

« Si on remonte à son enfance, Jacob s'est agrippé de toute ses forces au cordon ombilical de sa mère pour ne pas grandir, ni se laisser expulser vers ce monde-ci, où les nazis lui promettaient la chambre à gaz », c'est par l'humour que Jacob Bronsky survit. L'humour noir est une part intégrante de ce personnage.

Et en quoi Jacob Bronsky est-il un anti-héros selon vous ?

Jacob Bronsky a survécu à la guerre, il a survécu au ghetto. Il devrait être le héros et, pourtant, arrivé en Amérique en 1952 , il doit de nouveau survivre dans ce pays qui ne le comprend pas. Il devient le malheureux migrant, sans éclat dans les yeux, pauvre, sans ressource, magouilleur, impudique, loin de cette image de héros telle que la voit l'Amérique. Jacob Bronsky est un personnage déraciné, politiquement incorrect mais tellement touchant.

Fuck America

Auteur : Edgar Hilsenrath

Metteur en scène : Laurent Maindon

Distribution : Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Laurence Huby, Yann Josso, Nicolas Sansier

Du 23 août au 14 octobre. Les jeudis, vendredis, samedis à 21h et les dimanches à 17h

Manufacture des Abbesses

7 rue Véron, 75018 Paris

LA FRANCOSPHÈRE/ Patrice Elie

Un beau travail, quasi psychiatrique, autour des thèmes de traumatismes liés à la migration, à la survivance et à l'écriture comme un refuge en soi.

FRÉQUENCE PROTESTANTE
10 SEPTEMBRE 2018

MANTEAU D'ARLEQUIN

par [Evelyne Selles](#)

« C'est complétement déjanté, caustique, truculent, c'est drôle et c'est efficace..le Théâtre du Rictus d'ailleurs est efficace et s'inscrit dans l'actualité en abordant les problèmes de survie et d'identité... de tous les déracinés qui sont confrontés à la barbarie, les migrants de tout bord qui arrivent... ça parle aussi de résilience avec humour, liberté de ton je le disais, ça parle de l'holocaust sans pathos ; je pense à la Vie est Belle de Bégnigni, se saisir d'un sujet extrêmement grave sans pathos justement.

De l'Allemagne nazie à l'Amérique hostile, le parcours littéraire d'un immigré... »

Fuck America

Écrivain juif allemand né en 1926, Edgar Hilsenrath a connu l'errance, sa famille s'étant vu refuser un visa d'entrée aux États-Unis par le consul général des États-Unis d'Amérique à Berlin. Les appels au secours de la famille Hilsenrath, comme ceux de tant d'autres familles, ne furent pas entendus. 10 novembre 1938 : « Les choses vont encore empirer. Le temps presse... » 12 juillet 1939 : « La guerre est aux portes. Je vois venir des choses horribles. Ayez pitié ! » Réponse d'une grande violence du consul général, quelque temps plus tard : « Des bâtards juifs comme vous, nous en avons déjà suffisamment en Amérique. Ils encombrent nos universités et se ruent sur les plus hautes fonctions sans plus se gêner. Renvoyez-moi les formulaires de demande et veuillez attendre treize ans. Il est inutile de m'importuner avec d'autres lettres... »

Les Hilsenrath partent en Roumanie où ils ont de la famille, ils sont déportés quelque temps plus tard dans un ghetto ukrainien, puis libérés par l'Armée rouge. Edgar fait alors l'expérience des kibboutz, en Palestine, et erre de ville en ville pendant deux ans, multipliant les petits boulots. En 1947, après avoir rejoint ses parents à Lyon, la lecture d'*Arc de triomphe* d'Erich-Maria Remarque, un livre sombre aux accents humanistes, le transforme. Il commence à écrire son roman, en France, puis à New York où il suit son frère, en 1951 et où la famille s'installe. En 1958, il obtient la nationalité américaine et termine *Nuit*, roman d'un réalisme cru. Au printemps 1971, *Le Nazi et le barbier*, dans la même veine provocatrice et impertinente, est un succès. Le statut d'Edgar Hilsenrath reste pourtant précaire, les petits boulots continuent, il est entre autres serveur dans un *delicatessen* et travaille au noir. Il rentre en Allemagne en 1978 et publie, non sans mal, compte tenu de la crudité de ses récits. Depuis, de nombreux prix littéraires lui ont été décernés.

Récit autobiographique, *Fuck America* débute avec la lecture par Jacob Bronsky des lettres de son père, Nathan, implorant des visas. Le texte théâtral se calque sur la vie de la famille Hilsenrath : Jacob Bronsky accuse l'Amérique de les avoir abandonnés aux mains des nazis : *Fuck America !* lance-t-il. Il raconte sa vie déstructurée, quand enfin il pose le pied outre atlantique, coincé entre les petits boulots pour la survie, la faim, la solitude, le désir, et le roman qu'il se presse d'écrire et qui pour lui, a valeur d'exorcisme.

Un narrateur assis au premier rang des spectateurs et qui porte la voix intérieure de Jacob, raconte les nuits d'écriture sans sommeil dans les petits hôtels minables, les boulots qui s'enchaînent plus ou moins comme serveur, portier de nuit ou promeneur de chiens, les subterfuges qu'il apprend des autres pour se nourrir, la cafétéria où se réunissent les émigrés de la communauté juive, la tentation des putes. Il écrit son roman, chapitre après chapitre, qu'il intitule *Le Branleur*, justifié dans tous les sens du mot. Son écriture s'affiche sur grand écran. La dernière scène est le pastiche d'une thérapie où la psychologue l'oblige à énoncer ce qu'il a toujours refoulé : « Je n'ai pas fait d'études, et je n'avais rien appris de sérieux me permettant de gagner mon pain. Alors, à New York, j'ai accepté n'importe quel job que je pouvais trouver. Un jour, j'ai commencé à écrire. Et brusquement, j'étais guéri » lui dit-il.

Publié en 1980, aux États-Unis d'abord, puis en Allemagne et en France, l'écriture d'Edgar Hilsenrath est crue. L'auteur épluche les mots un à un et les évide à cœur, précis et provocateur, truculent. Il ose s'attaquer au tabou absolu de la shoah et à celui du sexe comme désir animal. De l'ironie, de la légèreté, des anecdotes, des envies, de la gravité et du grotesque forment l'ensemble de ce cocktail éto/déto/(n)nant où se côtoient effroi, tendresse et extravagance.

Dans une scénographie des plus sobres et sur grand écran s'inscrit le roman en gestation de Jakob Bronsky. Le texte est magnifiquement porté par cinq acteurs qui jouent la même partition avec un petit air de rien du tout, donnant puissance, humour et diversité à la palette : Nicolas Sansier est Jakob Bronsky. Laurence Huby, Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso interprètent chacun plusieurs personnages et font vivre ensemble ce terrible moment de vérité entre chaos mondial et Amérique des années 50, histoire individuelle et histoire collective.

« Je suis tombé sous le charme de *Fuck America* alors même que je cherchais à travailler à l'adaptation d'un roman » dit Laurent Maïdon, metteur en scène, passionné des écritures contemporaines. « L'univers du New York des années 50, l'exil de cet écrivain en devenir, l'humour et la profondeur de ce personnage, Jakob Bronsky, la liberté de ton d'Hilsenrath ont résonné avec mes interrogations actuelles de metteur en scène. » Avec son équipe il pose ici un regard oblique, explosif et radical, sur l'univers irrévérencieux d'Edgar Hilsenrath. Pari théâtral fort réussi.

Brigitte Rémer

Le migrant. C'est celui qui doit tout abandonner, tout laisser derrière lui. Il doit écrire à nouveau son histoire. Etre un survivant n'aide pas à avancer sereinement et doit écrire à nouveau son histoire.

Le théâtre du Rictus a décidé d'adapter le roman « Fuck America » d'Edgar Hilsenrath écrit en 1980. L'auteur a donné vie à son double littéraire, Jakob Bronsky, juif allemand. Un homme solitaire, dépressif et en grand manque d'amour. « Ce matin-là, je n'arrivais pas à calmer ma bite. A la maison, j'ai pris une douche froide illico. Ça n'a servi à rien. J'ai pensé à Auschwitz. En vain. » Il livre sans filtre, sans interdit, sans concessions sur ces pensées, son ressenti. Le travail ce n'est pas pour lui. Mais il devient indispensable pour survivre au quotidien. Une seule chose l'obsède jour après jour : l'écriture. « Quelque part dans mes souvenirs, il y a un trou. Un grand trou noir. Et c'est par l'écriture que j'essaie de le combler. ». Il doit coucher des mots pour conjurer son destin. A l'abri dans son carnet, il parle de sa fuite suite à la montée du nazisme, l'extermination des juifs, le refus de l'accueil des juifs par les Etats-Unis pendant la guerre... A la suggestion d'une connaissance, il a trouvé le nom de son roman : – Le Branleur – qui se justifie sous tous les sens du terme. Il a dû attendre 1952 pour enfin arriver à New-York. Combien de ses semblables auraient pu survivre si les portes du pays leur avaient été ouvertes plus tôt ? Nul ne le sait. Un délai assez long qui a donné au final le titre de cette histoire.

Laurent Maindon propose une mise en scène assez ingénieuse. Le plateau se réduit à un matelas, une table et deux chaises. Pas besoin de décors superflu. Parfois, il intégrera la vidéo sur un écran pour créer une ambiance particulière autour des pages noircies par Jakob Bronsky. On le suit à la fois sur le plateau par le biais de Nicolas Sansier. Il s'approprie avec sobriété et émotion cet homme à la fois brisé, combattif et désespéré. « J'ai compris qu'il ne suffit pas de survivre. Survivre ce n'est pas assez. » On le trouve également sous forme de narrateur et de conscience, présent sous les traits de Christophe Gravouil assis au premier rang dans le public. Il se retourne vers les spectateurs pour leur parler. Un duo très complémentaire qui nous immerge au cœur de la complexité humaine. Ghyslain del Pino et Yann Josso se joindre à ce duo pour interpréter tous les autres personnages avec conviction. Sans oublier Laurence Huby provocante en misérable prostituée qui allume Jakob Bronsky et brillante en psychologue qui va l'aider à exorciser ses fantômes.

Une adaptation très audacieuse du roman en 1h10 implique aussi faire des choix dans les récits et dans le ton donné à faire. On retrouve l'humour décalé, des monologues crus et les dialogues incisifs d'Edgar Hilsenrath. Par exemple, l'horreur de la Shoah n'est jamais vraiment abordée. Mais faut-il décrire ce qui s'est passé pour comprendre les sous-entendus ? A t'on besoin d'expliquer en détail certains moments dramatiques de l'Histoire pour en comprendre l'horreur ? L'auteur se permet de se moquer de la question d'identité avec impertinence et cruauté. L'important est de mettre l'Homme, sa condition humaine, ses contradictions, sa perversité au cœur du récit. Loin de l'« American way of life », l'homme apprend à survivre et peut-être encore espérer.

Une pièce audacieuse qui mélange subtilement l'horreur, la tendresse et l'humour. Un cri d'un migrant qui clame que son histoire individuelle s'inscrit dans l'histoire de l'humanité.

PRISCA.

Une intelligente adaptation de *Fuck America* d'Edgar Hilsenrath à La Manufacture des Abbesses

David Rofé-Sarfati

*Le spectacle **Fuck America** créé pour le OFF d'Avignon en 2017 revient jusqu'au 14 Octobre après une tournée en province. L'adaptation de Laurent Maindon et de sa troupe restitue le sinistre autant que l'humour du roman best seller de **Edgar Hilsenrath**.*

Le Juif Bronsky piégé dans la nasse de la montée du nazisme a longtemps voulu émigrer pour les États-Unis, mais chaque demande de visa était poliment refusée par le consul américain. Ce n'est qu'après la guerre dans les années 50 que celui qui avait survécu aux ghettos nazis et à la solution finale débarque à New York avec l'intention de gagner sa vie comme romancier. Mais le rêve américain reste un mirage. New York a ses codes et ses usages et Bronsky l'émigré, très occupé par ailleurs par sa *bite* découvre l'exil en la dérédiction qu'il renverse sur ceux qui se sont arrachés à leur histoire dans l'espoir de s'en construire une nouvelle. Il vient nous raconter avec humour et légèreté sa condition de migrant, errant entre les jobs minables, les putes, les plans pour tromper la faim, et son rêve de futur best-seller : Le Branleur.

Le ton du roman est truculent insolent, pétri d'auto dérision et d'humour Juif. Edgar Hilsenrath est un magnifique romancier joyeux, mais cynique; ses oeuvres sont dynamiques et saccadées de situations rocambolesques. L'auteur s'y amuse. Il s'autorise à ajouter des dessins pour illustrer son texte car du fond de son scepticisme Hilsenrath s'autorise tout. Laurent Maindon nous restitue tout l'esprit de Edgar Hilsenrath tandis que les magnifiques encarts vidéo en rappelant les dessins soutient le geste.

Le rythme est enlevé. Le plateau est investi, le public saisi. La joie se diffuse dans la salle de la Manufacture. **Laurence Huby** est une Jacqueline Maillan moderne. **Yann Josso** et **Ghyslain del Pino** sont truculents, leur densité de jeu garantit la pièce. **Nicolas Sansier** réussit le pari d'affronter avec brio le célèbre Bronsky. Le plaisir du public ne connaît aucune respiration. On rit beaucoup à aimer ce Bronsky.

Christophe Gravouil assure avec talent le personnage de l'auteur. Il est le narrateur hors plateau. Par ce dispositif, la pièce échappe à la forme héritée du roman d'une succession d'anecdotes. L'épisodage du texte de Hilsenrath se transforme là en une pièce continue et non en une succession de sketches. Par cette figure de style, Maindon organise également un décalage de deux modes de récits, de deux temporalités. Il donne à sa pièce une épaisseur remarquable.

Une pièce remarquable à ne pas rater avant de lire ou de relire l'oeuvre de Hilsenrath.

Fuck America de Edgar Hilsenrath mis en scène par Laurent Maindon à La Manufacture des Abbesses, 7 rue véron, Paris

THÉÂTRE : « FUCK AMERICA » D'EDGAR HILSENATH

À LA MANUFACTURE DES ABBESSES

Par la voix d'Edgar Hilsenrath, le Théâtre du Rictus nous convie à la Manufacture des Abbesses à un spectacle plein de sensibilité et de profondeur. Fuck America où l'itinéraire contrarié d'un survivant de la Shoah à New York dans les années 50 est un spectacle qui explore avec finesse l'histoire de ces juifs immigrés vers un eldorado très réaliste et sans concession.

En reproduisant fidèlement l'œuvre d'Edgar Hilsenrath, Laurent Maindon nous présente un parcours atypique d'un jeune immigré dont les parents avaient demandé en vain un visa au Consul Général d'Amérique afin de sortir de l'enfer nazi. Cette pièce, au style narratif, oscille entre espoirs et désillusions tout en mettant l'accent sur la particularité originale de ce texte.

Le prisme par lequel le personnage central Jacob Bronsky est vu tient à des aspects singuliers brisant les tabous généralement consentis à ces populations immigrées de cette époque. Vivotant, instable et assiégé par sa solitude et une certaine misère sexuelle, il tente d'achever un roman. Une histoire qui serait la sienne mais qui butte sur des trous de mémoire dus au traumatisme de la guerre.

Quelle est la thérapie au sortir de la guerre ? Comment vivre après un tel traumatisme sur ce continent qui a tant donné d'espoirs déçus. Comment se reconstruire dans cette nouvelle vie aux antipodes de la sienne ? Toutes ces questions hantent Jacob qui traîne sa vie d'emploi précaire en emploi précaire. L'exil et le déracinement creusent le malaise de Jacob qui tente de vivre cette autre vie rêvée et honnie mais finalement espérée. Si l'insolence et la truculence traversent cette pièce, elle révèle la sensibilité de l'auteur et ses multiples obsessions. Nicolas Sansier qui incarne Jacob Bronsky est excellent et apporte une touche de finesse et de profondeur à cette œuvre qui mérite le détour.

Laurent Schteiner

Fuck America d'Edgar HILSENATH
mise en scène de Laurent MAINDON

Fuck America. L'envers sans gloire du rêve américain.

Rédigé par Elise Berlinski et publié depuis Overblog

Fuck America ! Cette apostrophe injurieuse résume l'expérience de l'exil d'un immigré juif allemand, finalement accueilli par les États-Unis à contrecœur et un peu trop tard. Humour acerbe, dérision cinglante et provocatrice non exempte de vulgarité et désabusement dressent un tableau – noir – du paradis américain. Au moment où Hitler arrive au pouvoir en Allemagne, la famille juive des Bronsky cherche à émigrer. Elle s'adresse à plusieurs reprises au consul américain pour trouver refuge aux États-Unis. Ses demandes sont systématiquement rejetées. La famille devra vivre la Seconde Guerre mondiale en Europe, avec son cortège de fuites, de traques et de vexations.

Dans les années 1950, Jakob Bronsky, que la guerre a traumatisé et vidé de tout éclat de vie, débarque finalement aux États-Unis, plein de rancœur mais aussi d'espoir. Il va vite déchanter. Pour tout logement il n'a qu'un taudis, pour tout emploi que de petits boulots de nuit, minables, qui lui permettent à peine de survivre. Son sexe l'obsède : son statut d'immigrant pauvre lui interdit toute vie sexuelle normale.

L'isolement est son lot, son pain de tous les jours. Cependant, en dépit de ses nombreux déboires, catharsis salvatrice, une obsession lui permet de continuer d'avancer : il veut écrire un livre, rédiger son autobiographie. Sur quoi ? Sur le ghetto, dit-il, l'hécatombe de la Shoah, le refoulement, le désespoir mais aussi sur l'espoir et sur la solitude que chacun porte en soi...

Revivre grâce à l'écriture

Jakob Bronsky erre dans sa vie, incapable de construire quoi que ce soit, de garder un boulot, de se lier d'amitié ou même de renouer avec sa propre famille. La vie se délite, sans rime ni raison. Il vit en étranger dans la société, comme un observateur qui ne parviendrait pas à saisir ce qui se joue devant lui, et encore moins capable d'en être partie prenante. Un jour cependant, il décide d'écrire. Avec l'écriture vient l'épanouissement et la capacité d'affronter des souvenirs longtemps refoulés. Son rôle salvateur ne tient pas seulement à la confrontation de l'auteur avec sa propre histoire. L'écriture lui fournit un objectif, le sort de la passivité, modifie au plus profond l'organisation de son quotidien.

Le premier pas vers cette récupération du sens – qui est aussi une reconquête de soi –, s'opère lorsqu'une de ses connaissances lui suggère que puisqu'il est lui-même le sujet du livre, le titre le plus adapté devrait être « le branleur ». Cette épithète, malgré l'ironie du propos, Bronsky la reprend à son compte et en accepte joyeusement l'idée. Après tout, ce titre lui offre un statut, une volonté : celle d'être un paresseux plutôt qu'un immigrant ballotté, impuissant face à sa vie.

Bien que son quotidien change peu en apparence, l'écriture lui permet de motiver ses choix, plutôt que de se laisser porter passivement par le cours des choses. Il a besoin d'argent pour survivre et les jobs qu'on lui offre sont de petits boulots de nuit, qu'à cela ne tienne : écrire est aussi une activité nocturne et il ne lui reste plus qu'à mettre en place des stratégies lui permettant d'articuler ces deux activités ! De fil en aiguille, de décisions de menus riens en petites luttes souvent décrites avec une ironie décapante, l'auteur en herbe achève son livre et se dresse face à son passé enfin déterré pour l'accepter tel qu'il est. Jakob Bronsky, qui n'était plus que le fantôme de lui-même, une âme errante, redevient un homme, avec ses désirs, ses faiblesses et ses peurs même s'il n'est pas guéri.



Une épopée du pauvre, pleine de dérision et d'ironie

La mise en scène bien rythmée restitue parfaitement l'alliance subtile entre gravité et burlesque qui définit la facture de ce texte. Le choix de faire porter l'auto-récit de Jakob Bronsky par deux comédiens renvoie à la volonté d'éclairer les deux principales facettes du personnage. La première, plus dramatique, conte la tragédie du personnage, marqué par la Shoah, déclassé, comme l'auteur le fut, contant ses souffrances intérieures, ses désirs et ses craintes. Jakob, son double, est exclu de ce « rêve américain » d'intégration pour tous. Le « rêve » est un miroir aux alouettes, un fantasme. La société américaine rejette l'étranger sous toutes ses formes, tant culturelles que sociales. L'apparition, en fond de scène, du tableau de Grant Wood, *American Gothic* (1930) qui incarne, avec ses deux paysans compassés du Midwest, l'image de l'Amérique profonde, est révélatrice de cette Amérique xénophobe et rétrécie. Ne reste aux immigrés d'autre ressource, tout aussi insatisfaisante, qu'un repli communautaire dont Jakob ne veut pas. L'autre face, très typique de cet humour juif dont l'autodérision est une des clés révèle un personnage en proie à des pulsions qui le mènent à des situations rocambolesques et pleines de truculence. Les situations qu'évoque Jakob sont loufoques, l'humour grinçant, les dialogues désopilants, cinglants, déjantés, la langue parfois crue. Les images projetées sur le fond de la scène amplifient l'immersion du spectateur dans les circonvolutions tortueuses et torturées de l'esprit de Bronsky, avec son interprétation acerbe des événements, ses folies obsessionnelles mais aussi son besoin d'évasion et sa nécessité d'écrire. Au terme de ce voyage satirique et agité sur la route de l'exil, d'une marginalisation qui est aussi marginalité, quelque chose, peut-être, se trouve, qui permet de se reconstruire. Au-delà de l'histoire du personnage, c'est nous-mêmes que la fable interroge, toujours « à côté », pleins de craintes, de désespoirs mais aussi de rêves fous...

De la cruauté du monde

Voilà que pour gagner du temps, Culturotopia se met à chroniquer deux spectacles en un article. À ce rythme-là, on devrait finir le mois avec une phrase par pièce. Mais non, mauvaises langues que vous êtes ! Si nous avons décidé d'utiliser ce procédé peu commun pour nous, c'est qu'il a un sens. Tout d'abord, les deux spectacles dont nous allons parler sont issus de la même compagnie et concourent à un même propos. Cela peut paraître étonnant puisqu'il s'agit de deux auteurs différents et de deux sujets qui ne sont pas fait, à priori, pour se rencontrer.

Dans *Asphalt Jungle*, deux hommes en costumes invitent un troisième à frapper un quatrième. Il n'y a aucune raison apparente si ce n'est celle d'imposer son pouvoir. *Fuck America*, quant à elle, raconte l'arrivée aux Etats-Unis de Jacob Bronsky, survivant de l'holocauste, qui tente de se faire une place dans cette Amérique de l'après-guerre. Le lien n'est pas évident et pourtant, le spectateur sort de ces deux représentations avec l'intime conviction qu'il y en a un. Hormis la distribution qui est quasiment la même, les esthétiques sont très différentes et Laurent Maidon opte pour un lien plus insidieux.

Si les deux pièces misent sur un plateau nu en guise d'espace de jeu, *Asphalt Jungle* se démarque par ses éclairages au néon qui apportent immédiatement une lumière crue sur ce qui se trame devant nos yeux. Le metteur en scène met en lumière une violence frontale. Les coups portés par les comédiens sont suffisamment réalistes pour que le spectateur soit saisi dès la première minute du jeu malsain auquel il assiste. Dès lors, il va être témoin d'une heure oppressante où les rapports de domination vont changer de main jusqu'à un final glaçant. Yann Josso et Christophe Gravouil portent, avec force et cynisme, le masque des puissants qui se jouent des faibles.

Le texte de Sylvain Levey est pétri d'un humour noir dont on ne sait plus si on doit s'en amuser ou être terrifié. Il fait écho à des choses quotidiennes qu'on pressent mais qu'on ne peut formaliser. Il le fait par l'art. On y entrevoit le reflet des gouvernements qui mettent à terre leur peuple en leur demandant de les en remercier. Ou peut-être ne sont-ce que des revendications de gaulois réfractaires. On peut aussi y voir un portrait terriblement réaliste des phénomènes de harcèlement envers ceux que les grands de la pièce considèrent comme « des sous-hommes ». Mettez ce que vous voulez derrière.

Fuck America possède aussi plusieurs niveaux de lecture contemporains. Si on retrouve le thème classique de l'artiste qui a du mal à concilier son art et la « vie réelle », C'est surtout son discours sur les migrants qu'on entendra plus particulièrement. Ici, ce sont les juifs que les États-Unis ne veulent accueillir en 1939 pour des questions de quotas. Et quand, enfin, ils sont parvenus à entrer, les migrants sont tellement marginalisés qu'ils sont poussés au crime pour survivre. On n'insistera pas tant les résonances actuelles nous semblent évidentes. C'est malin, poétique et surtout très efficace. Encore une fois, les comédiens du Théâtre du Rictus sont parfaits et déploient une galerie de personnage qu'ils endossent sans soucis.

***Asphalt Jungle* et *Fuck America* constituent un diptyque dont le point de jonction est la violence du monde actuel qu'elle soit physique, mentale ou idéologique. Le monde broie les êtres et les privent d'identité. Dans la première pièce, ils ne sont que des corps dans lesquels on peut frapper. Dans la seconde, Bronsky a des trous de mémoire des moments les plus importants de sa vie. On ressort bousculés et révoltés de ces pièces dont le dépouillement est au service du propos. Une compagnie à suivre.**

Un article de Florian Vallaud

FUCK AMERICA d'Edgar HILSENATH

Cette compagnie fondée à Nantes en 1996 a pris pour nom - ô combien évocateur ! : Le Théâtre du Rictus ... le " la " est par conséquent donné, le but déclaré consistant à explorer les mythes fondateurs de nos civilisations.

Religions et civilisations ont coutume de marcher l'amble sans que l'on puisse avec certitude déterminer qui a engendré l'autre. Le problème inéluctable se situe donc dans l'acceptation et le plus souvent l'incompréhension vient fausser la donne car comment consentir délibérément à un dogme qui par définition, fut et reste imposé ?

Les Anciens avaient la sagesse de faire cohabiter les dieux en un même Olympe alors que l'époque actuelle s'échine en vain à prôner plusieurs dieux uniques ce qui ne va pas sans quelques complications ...

Berlin 1938 époque d'intolérance paroxystique !

Une sorte d'antéchrist mène le monde à sa perte.

Les juifs rêvent dans l'urgence à la Terre Promise.

Les demandes de visas s'accumulent sur le bureau du Consul américain qui croulant sous les sollicitations estime incroyablement que ce n'est pas le moment de faire du sentiment.

Bronski et quelques membres de sa famille parviendront, réfugiés en une cave à échapper à l'extermination nazie mais ne pourront aller se réfugier aux USA que dans les années cinquante. Fuck ! Il faudra alors survivre en pratiquant des petits boulots plus lamentables les uns que les autres mais dans le même temps naîtra en l'esprit de ce rescapé, l'idée d'écrire un livre.

Le traumatisme a créé un grand trou en sa mémoire ... force sera alors de pallier cet inconvénient en adoptant la forme du roman, par pudeur peut-être aussi ? (bien que notre homme ait la truculence facile, les spectateurs le constateront à maintes reprises.)

Du reste le titre de l'ouvrage en question adoptera le mode provocateur : " Le branleur " étant la formule choisie.

L'humour juif moins elliptique que l'humour anglais se veut plus subversif, plus caricatural aussi et ici, parfois, d'un goût ... " limite " comme on dit. N'importe ! Laurent Maindon metteur en scène, mène l'action de main de maître.

Certes, en dehors des textes les projections utilisées ne sont pas toujours agréables à voir, le trait en étant forcé mais l'esthétisme restant une notion éminemment personnelle, le spectateur ne peut les accueillir que comme faisant partie d'un tout.

Nonobstant ces quelques réserves, je ne saurais trop vous conseiller de prendre le chemin qui mène à la rue Véron, La Manufacture des Abbesses s'ingéniant au fil des saisons à nous présenter des spectacles intéressants à plus d'un titre.

Simone Alexandre



FUCK AMERICA

[Article publié dans la Lettre n° 461
du 12 septembre 2018](#)



[Pour voir notre sélection de visuels, cliquez ici.](#)

FUCK AMERICA. Texte d'Edgar Hilsenrath. Mise en scène Laurent Maindon avec Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Laurence Huby, Yann Josso, Nicolas Sansier.

L'Allemagne nazie, il doit la fuir. Et l'Amérique ne l'accueille guère, parce qu'un consul général, si blanc, si protestant, raciste et condescendant, lui en refuse l'accès, parce que le brouillard empêche de donner à sa terre d'exil les traits de la Statue de la Liberté. Alors oui « Fuck America » ! Jacob Bronski survit à celle-là, survit dans celle-ci. De petits boulots en grivèlerie, il surmonte disettes récurrentes et misères sexuelles et il en digère les sucs pour y puiser la matière de ses fictions.

Le décor est aussi étique que l'existence de l'exilé, réduit à ses deux préoccupations essentielles, la table des repas épisodiques et le lit des amours en souffrance. Jacob y déploie ses fantasmes, ses peurs et ses ricanements, dans un dialogue avec son double qui lui prodigue conseils et remontrances, tandis qu'en fond de scène s'écrivent les chapitres d'un roman auquel Bronski ne renoncera à aucun prix de douleur et de solitude.

Le langage et les comportements sont sans filtre, brutaux, triviaux, comme la violence des conflits et des expériences dont ils témoignent. Mais ni le texte ni la mise en scène ne tombent dans le piège du larmoiement et des images coutumières de la Shoah. L'ensemble en est d'autant plus sardonique et percutant. Et on rit beaucoup, grâce au jeu sans pesanteur, rapide, diversifié des cinq acteurs d'un moment théâtral efficace, utile, parce qu'il touche à l'essentiel des brûlures du monde contemporain.

Comment sauver son identité et ses désirs légitimes de création, au milieu des angoisses mutuelles des nantis et des intrus involontaires ? Telle est la question qui hante toutes les époques. *A.D. Manufacture des Abbesses 18e.*



FUCK AMERICA

C'est en 1980 que paraît le "roman" d' Edgar Hilsenrath, né en 1926. Il sort aux Etats-Unis, l'Allemagne s'étant effrayée de ce brulôt qui mêle provoc' et éléments autobiographiques.

Ce n'est que dans les années 50 qu'Hilsenrath, rescapé de la solution finale, finit par arriver aux États-Unis. Nous assistons à la lente maturation de l'écrivain, ou plutôt de son double de papier Jakob Bronsky. À ses difficultés également et elles sont nombreuses : manque d'argent, petits boulots ingrats dont il se fait virer assez vite, combines pour récupérer quelques dollars. Et surtout, de façon appuyée, à ses désirs sexuels impérieux qu'il peine à satisfaire. Jakob touche le fond. Il désespère. On pourrait évoquer Charles Bukowski... pour l'ambiance et les détails crus.

Petit problème, un écrivain, personnage principal d'un livre en devenir dont le titre devrait être "le branleur", ça passe. Mais il est toujours délicat de montrer un auteur sur scène : rien n'est moins spectaculaire que le fait de noircir des pages et d'enchaîner des chapitres. Même si, ici, nous avons droit à des projections de pans du texte sur un écran. Le procédé est habile, mais ne convainc pas toujours.

C'est Vinaver qui opposait les pièces-machines (avec intrigue) aux pièces-paysages. Ici, nous sommes dans le second cas de figure : l'enjeu n'existe pas vraiment, hormis le fait de savoir si Jakob s'en sortira et finira son livre. Or il l'a bouclé, fait publier, avec un certain succès, même, puisque nous en avons une adaptation sous les yeux.

Mais les tableaux s'enchaînent bien. Tout est fluide. Signalons au passage, la présence du personnage de l'auteur (un deuxième double ?) qui, assis au premier rang, se tourne vers le public pour commenter l'action du Jacob scénique. On comprend ce que le metteur en scène a voulu faire, mais cette distanciation supplémentaire s'imposait-elle ?

Nombre de scènes nous touchent vraiment : celles où Bronski cherche du travail, l'épisode du restaurant aussi, très réussi, un repas chez de vagues cousins et surtout la scène finale où Bronski se confie (se confesse ?) à une psy-star de la télé... On regrette juste que tout ne soit pas de la même eau. Plus resserrée, la pièce aurait sans doute mieux fonctionné.

Les comédiens, comme souvent, sauvent beaucoup de choses : Laurence Huby joue tous les rôles féminins et se renouvelle finement (en prostituée, en serveuse ou en dame chic) . Yann Josso et Ghislain Del Pino sont très convaincants. Mention spéciale à Nicolas Sansier, dans le rôle de Jacob. Enfantin, inspiré, bougon, cafardeux... il nous fait sentir le vécu du personnage et les affres par lesquelles il passe. Il porte la pièce sur ses épaules. Du beau travail.

Gérard Noël

Fuck America

La Manufacture des Abbesses a comme à son habitude décidé de faire preuve d'audace et d'originalité dans sa



assignées, voire qu'il les saborde plus ou moins consciemment, ce qui lui vaut bien entendu d'être renvoyé manu militari. Et lorsqu'il va jusqu'au bout et qu'il se retrouve avec un billet de plus que nécessaire, il s'offre un peu de réconfort auprès de prostituées plus mal loties encore que lui. Avant de retourner chercher du réconfort dans ces pages qu'il noircit avec passion destinées à former l'œuvre de sa vie, avec ce titre évocateur proposé par l'un de ses voisins « le branleur ».

La compagnie du Théâtre du Rictus nous entraîne dans l'univers cynique et provocateur d'Hilsenrath en adaptant ce roman à consonance autobiographique. Il y a quelque chose dans ce spectacle qui n'est pas sans rappeler l'univers de Woody Allen, en plus irrévérencieux encore. Et l'on se laisse entraîner dans les bas-fonds du New York des années 50, là où la vie a un goût âcre et où pourtant chacun continue de conserver sa part d'espoir. L'on croise ainsi une galerie de personnages hauts en couleurs et attachants qui font contrepoids à ce anti-héros désabusé. Une expérience théâtrale hors des sentiers battus qui vaut la peine d'être vécue.

programmation en accueillant la compagnie du Théâtre du Rictus, laquelle se définit comme « explorant à travers de textes contemporains les mythes fondateurs de notre civilisation ». Deux pièces de cette troupe des Pays de la Loire sont ainsi à l'affiche : Asphalt Jungle de Sylvain Levey et Fuck America d'Edgar Hilsenrath, auteur connu avant tout pour avoir écrit « le nazi et le barbier ». Bien que très différentes, ces deux spectacles semblent (j'insiste bien sur le verbe sembler puisque je n'en ai vu qu'un) avoir en commun de jouer à la fois sur la noirceur et l'humour, et d'inviter le public à se questionner sur notre époque.

Dans « Fuck America », l'on fait la connaissance de Jakob Bronsky, qui, en 1952, 13 ans après sa première demande au consulat américain pour fuir le nazisme, peut enfin quitter l'Europe pour débarquer à Ellis Island. Ayant ainsi survécu aux ghettos nazis sans jamais préciser comment – en grande partie parce qu'il cherche à occulter cette période plus que sombre –, il découvrira assez rapidement que New York ne permet pas à tous ses habitants de goûter au fameux rêve américain.

Très vite, il se désintéresse totalement de cet idéal auquel il avait pu croire lors de sa première lettre, ou même encore au moment de son arrivée, pour se concentrer sur son projet d'écriture, un roman exutoire sur la Shoah. Entre deux chapitres et lorsque son estomac crie famine ou qu'il se décide à payer le loyer de son logement spartiate, il se décide à prendre un petit boulot pour une nuit ou une semaine. Et l'on découvre rapidement qu'il ne met que peu d'ardeur à assumer les tâches qui lui sont

FUCK AMERICA

La rentrée théâtrale n'est jamais folichonne. D'abord parce que c'est la rentrée tout court. Ensuite parce que tu croules sous les propositions de spectacles et peines à faire le tri entre bon grain et ivraie. La solution : se tourner en priorité vers les Attachés de Presse qui te connaissent bien et font un travail formidable pour la promotion de pièces de qualité. Il y en a, **Catherine Guizard** compte parmi ceux-là, et il est bon de le rappeler de temps à autre. Première pièce de la saison, donc, et première claque. Une vraie découverte que cet auteur de génie, injustement méconnu, **Edgar Hilsenrath**.

Le titre aurait pu évoquer quelque brulot d'anti-américanisme primaire, ce cher **Donald** comme une mine intarissable d'inspiration pour égratigner nos amis d'outre Atlantique. Il n'en est rien puisque c'est de survie après la Shoah qu'il s'agit. En trame de fond tout au moins, car là se niche le talent de l'écrivain. Les plus malins d'entre eux ne cherchent pas à délivrer un message de manière frontale et se contente de raconter une histoire. Le style et l'esprit font le reste, permettant d'aborder bien des thématiques sans avoir l'air d'y toucher. Le personnage central de **Jacob Bronsky** a connu l'horreur, c'est un fait, et son émigration vers le prétendu rêve américain ne se fait pas sans écueils.



Est-ce le texte lui-même, l'interprétation de **Nicolas Censier**, la mise en scène qui fait la part belle –et c'est heureux– à l'humour... ce parcours chaotique de petits boulots en baisers sordides rappelle un peu l'univers littéraire de **Steinbeck**. Ou encore le cinéma de **Scorcese**. Par le truchement d'une scénographie minimaliste focalisant l'attention sur la causticité du texte et le jeu inspiré des acteurs, le spectateur un rien voyeur, s'immisce au plus près du protagoniste.

On défile peu à peu son intimité, ses craintes et surtout son irrépressible besoin d'écrire. Pour exhorter la souffrance, certainement. Mais aussi parce l'écriture a sans doute toujours été nichée en son sein, plus forte encore que ce qu'il a vécu et pour lequel **Bronsky** montre d'ailleurs un certain détachement ; feint ou salvateur, nous le découvrirons peut-être.

Avec un titre pour le moins virulent, mais qui résume parfaitement la teneur du récit, Fuck America, le roman au vitriol d'Edgar Hilsenrath, très largement inspiré de sa propre existence, est actuellement présenté sur la scène de la Manufacture des Abbesses.

New York, 1952. Après treize années d'attente, dont quatre de guerre, Jacob Bronsky, survivant de la Shoah, obtient un visa pour les Etats-Unis. Terre de liberté, de rêves et surtout de fantasmes, il espère lui aussi y trouver son "american way of life". Sans trop travailler bien sûr, car Jacob est un peu fainéant sur les bords.

Mais la réalité va vite se révéler bien différente...

Rejeté par une Allemagne nazie qu'il a fuie et par une Amérique qui ne veut pas de lui, difficile pour le petit émigré juif de trouver sa place. Ou tout simplement "une" place.

Quémendant à son agence de placement des jetons de métro pour se rendre aux petits boulots qu'elle parvient à lui décrocher, Jacob Bronsky accumule les expériences infructueuses, de serveur à promeneur de chiens, en passant par portier de nuit. Il loge dans des hôtels miteux, entourés d'ivrognes et de clochards, et ne songe pour ainsi dire qu'à ses pulsions sexuelles, qu'il assouvit auprès de prostitués des bas-fonds qui s'offrent à lui pour trois malheureux dollars.

Client fidèle d'un delicatessen à l'angle de Broadway et de la 86ème, où se réunit une communauté juive ne parlant que de retour en Europe, Jacob Bronsky y écrit chaque nuit un livre sur son expérience traumatisante de la Shoah, des camps de concentration, et son statut d'émigré au pays de l'oncle Sam. Son titre ? Il est tout trouvé : Le branleur. Ou le récit quotidien d'une vie misérable.

Aucun doute, Le branleur sera un best-seller !

Au rythme de projections d'œuvres de Hopper ou d'extraits de Nuit, le premier roman d'Edgar Hilsenrath, Fuck America est porté par un casting de cinq comédiens énergiques et habités, entraînant le public dans la folle quête de reconnaissance et d'assouvissement sexuel de Jacob Bronsky. Jour après jour, nuit après nuit, du bureau de placement aux cuisines d'un restaurant, des ruelles mal-famées de la Grosse Pomme au delicatessen dans lequel il rédige son chef-d'œuvre, des dizaines de tableaux invitent les spectateurs à suivre le quotidien déjanté de cet immigré pour qui solitude et pauvreté riment avec survivance.

Des situations loufoques, des monologues crus, des dialogues incisifs, qu'on se le dise, Fuck America n'a rien de conventionnel. Et encore moins lorsque Jacob Bronsky ironise sur la Shoah. Une ironie qui vaudra d'ailleurs à Edgar Hilsenrath bien des vicissitudes à l'époque, dans sa quête d'un éditeur. Paradoxalement, ce sera dans cette Amérique désenchantée que Fuck America rencontrera son premier grand succès.

Créé en juillet 2017 dans le cadre du festival Off d'Avignon, Fuck America est mis en scène par Laurent Maindon, qui a découvert Edgar Hilsenrath avec Le nazi et le barbier, l'un de ses plus gros succès.

ALON HERMET

Fuck America

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



(c) Photo Y.P. -

Le migrant.

Celui qui est obligé de tout abandonner, de tout laisser derrière lui.

Celui qui va devoir franchir bien des frontières, et ce, en sens unique, sans espoir de retour.

Le migrant. Celui qui va devoir réapprendre à vivre.

Ailleurs.

Tel est le principal thème de cette pièce écrite en 1980 par Edgar Hilsenrath, qui la connaît bien, la migration forcée.

Et pour cause.

Lui aussi a dû émigrer, en raison du nazisme et de la Shoah. Lui, il a pu.

Son héros, Jakob Bronski, cet autre lui-même aura le même parcours.

Après s'être adressé sans succès au Consul général des Etats-Unis pour obtenir un visa, Bronski devra se cacher, et attendre la fin de la guerre pour arriver enfin à New-York.

Un signe avant-coureur du destin ne va pas le tromper longtemps : sur le pont supérieur du bateau qui va le débarquer à Manhattan, il ne pourra apercevoir la Statue de la Liberté, enveloppée qu'elle est ce jour-là dans une nappe de brouillard.

Il va nous raconter sa nouvelle vie.

Son apprentissage de sa nouvelle vie. Dans les années 50, à New-York.

Les petits jobs mal payés, les appartements plus ou moins salubres, la misère sexuelle, l'espoir, les doutes, les craintes, les déceptions...

Et puis surtout l'écriture.

Le héros Bronski entreprend la rédaction d'un roman au titre explicite : Le branleur...

L'écriture, celle de Hilsenrath, celle qui sauve, est acérée, sans concession aucune.

Les choses sont dites, sans fioritures, crûment. Il appelle un chat un chat, un sexe une bite.

Dans Fuck America, on ne tourne pas autour du pot : renaître à la vie est difficile, dans un pays où il faut s'appropriier bien des codes plus ou moins absurdes.

Mais le ton est également très drôle.

Nous allons rire. Beaucoup.

Les deux Bronski (oui, il y en a deux : celui qui est sur scène, et son double qui se regarde, sorte de conscience qui « s'auto-analyse »), ces deux-là vont nous tirer bien des sourires !

Laurent Maindon, le metteur en scène, a choisi le plateau nu. Et il a bien fait.

Le texte est suffisamment fort, les personnages sont tellement bien construits, typés, pour s'affranchir de tout décor superflu.

Quelques accessoires, quelques costumes seulement seront utilisés, des projections video plus ou moins abstraites, des textes qui s'écrivent seront diffusées au lointain.

Nicolas Sansier est le Jakob Bronski qui se raconte.

Il sera tour à tour truculent, émouvant, gouailleur, combattif, désespéré. Il alternera les moments pudiques et impudiques.

Sa très large palette lui permet de camper ce personnage haut en couleurs, à la fois fort en gueule et timide.

Le comédien donne sans compter, il est véritablement ce juif exilé, déraciné.

L'autre Bronski est joué par Christophe Gravouil, dans une partition plus « stricte », plus réservée.

Le duo fonctionne à la perfection.

Tous les autres rôles sont interprétés de façon tout à fait convaincante par Ghyslain del Pino, Yann Josso (leur duo de loufiats pincés est jubilatoire), et Laurence Huby, elle aussi remarquable, notamment en misérable prostituée.

On l'aura compris, ce théâtre est de ceux qui interrogent finement et sans concession notre monde, un théâtre qui nous donne à réfléchir, notamment en remettant dans le contexte actuel un problème – hélas – universel : oui, des hommes et leur famille fuient, et parfois, souvent, au prix de tous les dangers.

Avec, comme un bonus, une phrase qui résonne terriblement à nos oreilles :

« Dans ce pays, un intellectuel ne peut pas devenir président ! ».

Vous avez dit « actualité » ?

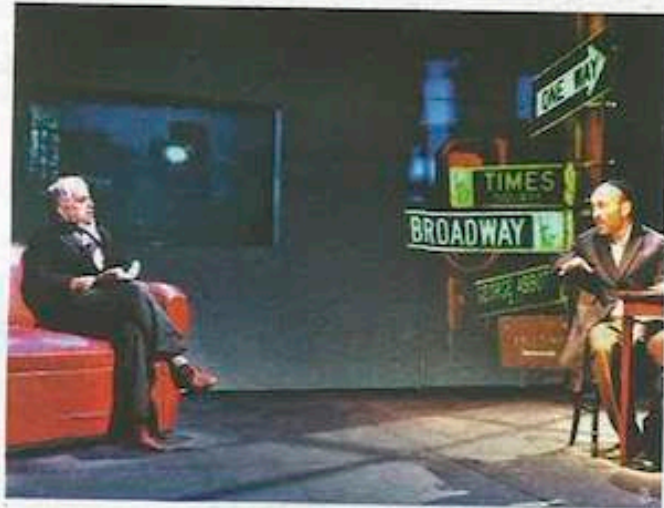
Je vous recommande plus que vivement cette pièce, qui est donnée en diptyque avec « Asphalt jungle » de Sylvain Levey, par la même compagnie du théâtre du Rictus, toujours à la Manufacture des Abbesses.

Nous en reparlerons très bientôt.

Lever de Rideau

Exil à New York

Edgar Hillsenrath, l'auteur de « Le nazi et le barbier », a connu la fuite et l'errance entre la Roumanie, Israël et l'Amérique. Dans ce récit truculent, il raconte ses déconvenues aux Etats-Unis.



Ici, c'est un pan de sa vie à New York qu'il nous livre dans cette pièce, entre désespérance et déconvenue. Jakob Bronsky, juif allemand qui a survécu aux ghettos nazis débarque à New York dans les années 50 et décide de raconter ses périples marqués par des désillusions multiples et par la défaite totale du fameux rêve américain.

L'écrivain caustique qu'il tente de devenir, trouve tous les ingrédients nécessaires à l'élaboration d'une oeuvre littéraire complexe : repli communautaire, misère, exploi-

tation dans des petits « jobs » ingrats et précaires... Truculent, insolent Hillsenrath remise les tabous et livre un portrait haut en couleur de cet émigré juif écartelé entre le rejet de l'Allemagne nazie qu'il a fuie et celle d'une Amérique qui ne le veut pas, dira le metteur en scène Laurent Maindron. Cette histoire emblématique du déracinement, portée par une liberté de ton inouïe, un humour noir dévastateur et une écriture tranchante et incisive. ●

MICHELLE LEVY TAIEB

« Fuck America : les aveux de Bronsky », jusqu'au 14 octobre 2018.

Théâtre de la Manufacture des Abbesses. 7 cité Véron 78018 Paris. Réservations au 01 42 33 42 03.

ASPHALT JUNGLE

D'après le texte « pour rire pour passer le temps »
de Sylvain Levey

EXTRAITS DE PRESSE

ASPHALT JUNGLE : Dans le TOP 15 des pièces de théâtre immanquables de la rentrée à Paris. **TÉLÉRAMA Sortir**. **TT** / On aime beaucoup.

«Les relations terribles et mortifères entre les êtres, les jeux de violence et d'humiliation dont nous ne sommes pas toujours maîtres et que nous acceptons. Autant de questions posées ici sans complaisance ni voyeurisme et à travers une forme étonnante.» **TELERAMA TT** / Fabienne Pascaud

«Montrer le réel comme un champ de bataille et la préservation de l'humain comme un combat, c'est à cela que s'emploie le Théâtre du Rictus avec ce western urbain brut de décoiffage.

Du brutal comme disait Audiard, le tout rehaussé par le jeu millimétré des comédiens idéalement inquiétants et la mise en scène dépouillée de Laurent Maïndon : le Théâtre du Rictus nous donne à voir, à ressentir sans asséner de message. Et l'on se demande par quel miracle, il raconte tellement... avec si peu. **A NOUS PARIS**

«Ghyslaine Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso, Nicolas Sansier et Laurence Huby sont les interprètes remarquables des deux aventures. Deux histoires qui ne sont ni une suite ni ne relèvent du même univers, mais qui pourtant résonnent de la même interrogation profonde. Comment des hommes se comportent-ils face à leurs semblables, dans les situations extrêmes de la violence et de la guerre?» **L'HUMANITÉ**

«Ghyslaine Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso et Nicolas Sansier interprètent le texte brutal et terriblement dérangeant de Sylvain Levey, mis en scène par Laurent Maïndon. Upper-cut assuré !» **LA TERRASSE**

«Un moment fort qui fait fonctionner à plein régime les trois mécanismes fondamentaux du théâtre : la double-énonciation, la distanciation et la catharsis.» **De La Cour au jardin**

«Mise en scène sobre et efficace, excellents acteurs pour interpréter ce texte de la violence gratuite et absurde». **Choses-vues.fr**



TELERAMA SORTIR
Du 5 au 11 SEPT 2018
& du 19 au 25 SEPT 2018
& Du 3 au 10 OCTOBRE 2018



Agenda

Les 15 pièces de théâtre immanquables de la rentrée à Paris

Une sélection de Joëlle Gayot et Fabienne Pascaud

Publié le 09/09/2018.

Théâtre, Contemporain

Asphalt Jungle

On aime beaucoup - 

L'équation que propose ce spectacle est aussi simple qu'insoutenable : deux hommes exigent d'un troisième qu'il frappe un quatrième. D'abord réfractaire, puis hésitant, puis consentant, l'agresseur s'abandonne finalement sans retenue à cette violence gratuite. Lorsque reviendra le temps des scrupules, des doutes et de la culpabilité, il sera trop tard. A trop jouer avec le feu, les uns et les autres ont flambé. Jusqu'à quel point sommes-nous les complices passifs et mutiques des horreurs qui se déroulent sous nos yeux ? Ce spectacle, d'une noirceur oppressante, fait mine de passer par l'absurde, et donc le rire, mais en réalité il nous accule dans une voie sans échappatoire. Sur le plateau sombre et sobre, nul besoin de panneau indicateur. C'est bien en enfer que nous sommes. Sauve qui peut !

Joelle Gayot (J.G.)

la terrasse

DE SYLVAIN LEVEY / MES LAURENT MAINDON

Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso et Nicolas Sansier interprètent le texte brutal et terriblement dérangeant de Sylvain Levey, mis en scène par Laurent Maindon. Uppercut assuré !

Ils n'ont pas spécialement des têtes d'abrutis, ils sont plutôt bien mis, ils sont sobres et courtois, ne lèvent pas le ton et sont d'une politesse exquise. Quatre hommes sur scène, nonchalants et souples, sympathiques et souriants : parfaitement semblables à ceux qui les regardent et ne peuvent évidemment pas intervenir, puisqu'ils sont venus au théâtre, où la convention impose de se taire et d'applaudir à la fin... Il faut néanmoins quelques secondes avant que les mains consentent à saluer la performance d'un réalisme confondant et magistralement interprétée par les comédiens : qu'acclame-t-on, en effet, à la fin de ce spectacle ? Non seulement ceux qui ont donné à voir et à entendre cette pièce terrifiante, mais – on ne peut s'empêcher d'y penser – la situation atroce qu'elle a montrée et notre veule complicité de spectateurs silencieux. Deux hommes demandent à un troisième d'en frapper un quatrième. Personne n'est là pour intervenir, faire cesser les coups et rétablir la paix. Le public doit donc encaisser, comme la victime le fait en remerciant ses bourreaux.

Tuer les autres pour tuer le temps...

Le problème tient aussi au fait que cette victime étrange ne se rebiffe pas... Servitude volontaire ? Complicité idiote, acceptation de la loi du plus fort ? Force est de l'admettre ! L'intelligence du propos de Sylvain Levey, parfaitement servie par la mise en scène qui en adopte l'élégante retenue, tient au fait que la pièce suggère toutes les situations imaginables sans en préciser aucune. Ratonnades, pogroms, Nuit de Cristal, exactions sexistes, tabassage homophobes, etc. : la structure est toujours la même et elle se joue devant nos yeux effarés. Il suffit de se croire supérieur pour justifier le pire. Il suffit d'être au moins deux pour en convaincre un troisième de casser la figure, les genoux et les côtes d'un quatrième, de l'humilier, de le pousser au suicide, de mimer son exécution et d'en rire. Erreurs ou ignominies de l'Histoire ? Pas du tout ! Ici, maintenant, hier encore, demain sans aucun doute, « tuer son frère est plus doux » que « boire aux fontaines » et partager ensemble « un vin bleu comme le ciel », comme disait l'indispensable Hugo. Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso et Nicolas Sansier interprètent leurs rôles avec un très grand talent et une finesse suggestive d'autant plus efficace qu'elle ne caricature jamais ces êtres atroces, figures plutôt que personnages, humains, nos semblables, nos contemporains, nous, peut-être...

Catherine Robert

scènes

40

affaires culturelles



De gauche
à droite :
Ghyslain Del
Pino, Christophe
Gravouil, Nicolas
Sansier
et Yann Josso.
© Ludovic Giraudon

western urbain

Asphalt jungle



Montrer le réel comme un champ de bataille et la préservation de l'humain comme un combat, c'est à cela que s'emploie le Théâtre du Rictus avec ce western urbain brut de décoffrage. Cris de douleur, gémissements : en coulisses, un type se fait tabasser. Puis ses deux cogneurs le persuadent de frapper à son tour un quatrième quidam. S'ensuit une longue séance de torture physique et morale où le bourreau devient victime et vice versa. Pour quel motif d'ailleurs ? Dominer ? Imposer une supposée supériorité, celle d'un homme, un vrai ? Qu'importe. Avec cette première scène secouante, on est d'emblée happé entre fascination et malaise, bluffé par la façon dont Sylvain Levey met à jour les mécanismes de la violence gratuite. Cette situation électrique, l'auteur l'étire, la suspend et la décline ad nauseam. Voilà le style de ce comédien devenu auteur, un auteur laissant peu de

doutes sur l'ambition de son projet théâtral : sonder la bestialité tapie en chacun, nous balader dans une sorte de promenoir mental où l'on peut se poser bien des questions sur ces réflexes identitaires qui gagnent actuellement l'Occident tenté par le repli sur soi et la peur de l'autre. Avec l'humour noir comme arme de persuasion massive, des dialogues rugueux et des images fulgurantes. Le plateau est nu, éclairé par trois grands néons verticaux. Dans cette vision crue d'une société occidentale à la dérive, la menace semble pouvoir surgir de partout, à chaque instant. Du brutal comme disait Audiard, le tout rehaussé par le jeu millimétré des comédiens idéalement inquiétants et la mise en scène dépouillée de Laurent Maindon : le Théâtre du Rictus nous donne à voir, à ressentir, sans asséner de message. Et l'on se demande par quel miracle, il raconte tellement... avec si peu._

Jusqu'au 13 octobre, du mercredi
au samedi à 19 h. La Manufacture
des Abbesses, 7, rue Véron, 18^e,
M^o Abbesses. Pl. : 13 €-24 €.
Tél. : 01 42 33 40 03 et www.manufacturedesabbesses.com



ÉMISSION « VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES » / **Fanny BLEICHNER**

REPORTAGE

Fanny Bleichner s'est rendue à la Manufacture des Abbesses à Paris pour voir la pièce Asphalt Jungle. Une oeuvre sur les mécanismes de la violence.

Asphalt Jungle



Ils sont quatre, quatre anonymes. Ce sont quatre hommes mais cela pourrait tout aussi bien être quatre femmes, ou quatre enfants. Ce sont juste quatre êtres vivants avec tout ce que l'âme humaine peut développer de plus vil, de plus violent mais aussi de plus faible et de plus lâche.

Chacun est à sa place : le dominé et le dominant, le lâche et l'audacieux, le faible et le puissant. Et pourtant on sent qu'un grain de sable, une situation différente ou des enjeux contradictoires auraient pu inverser les rôles. Et que chaque personnage aurait pu être à la place de l'autre.

On comprend que rien n'est simple, que rien n'est prédéfini, que tout est possible.

Et finalement la question qui nous taraude encore quelques heures après c'est... Et moi dans tout ça ? Qu'aurais-je fait ? Quel personnage aurais-je été dans des circonstances un peu semblables ? Aurais-je résisté ou accepté ? Violenté ou fuit ? Où est ma limite personnelle ? La peur ? Le ridicule ?

L'image que l'on pourrait avoir de moi ? L'envie de reconnaissance ou d'appartenance ?

Cette pièce décortique et montre, sans pour autant porter de jugement, les mécanismes humains autour

des thèmes de la domination et de la soumission. Des sujets très intéressants et toujours d'actualité. La scénographie épurée à l'extrême (un plateau noir éclairé avec des néons verticaux) renforce la notion d'intemporalité (on pourrait être n'importe quand) et de lieu indéfini (on pourrait se trouver n'importe où).

L'écriture est vive et sans détour, chaque réplique impacte l'autre et le transforme. La pièce est dense et forte et on en ressort sonné.



« Asphalt jungle »

Jusqu'au 13 octobre à La Manufacture des Abbesses

Deux hommes désœuvrés sortent de scène à tour de rôle pour frapper quelqu'un. On ne voit pas la victime, on entend juste les coups et les gémissements. Ils demandent ensuite au troisième, un de leurs amis, de frapper à son tour. Celui-ci commence par refuser, avant de se laisser convaincre et d'entrer dans la danse.

Dans ce scénario de violence gratuite, qui évoque Orange mécanique, on voit bien que s'il y a un dominant, il ne peut avancer sans complice et que, pour convaincre, il use de tous les arguments : c'est un jeu, la victime aime souffrir, n'est pas comme les autres, n'est pas un homme, etc. Le faible se soumet ou tente de chercher des alliances pour renverser la situation. Mais il est difficile de faire le poids face à celui qui mène le « jeu », d'autant plus qu'il est facile de passer du statut de complice à celui de victime.

C'est une pièce forte sur la manipulation, la soumission, le harcèlement et la violence que propose Sylvain Levey, un jeune auteur de quarante-cinq ans plusieurs fois primé. Au fur et à mesure que la pièce avance, on pense à toutes ces situations où un plus fort, plus manipulateur, plus enclin à dominer par la force jouit de sa domination et écrase un plus faible. On pense au harcèlement à l'école ou dans l'entreprise, à la police face à des sans-papiers. La réussite de la pièce tient aussi bien à sa façon de conjuguer les situations (sans avoir besoin de les préciser, le spectateur fait le travail !) qu'à sa qualité à mêler au tragique des touches d'humour noir. Pour le chef c'est un jeu et qui ne souhaiterait pas jouer pour échapper à l'ennui ? Ils ont une canette en main. Vous pensez à la bière ? Mais non, c'est du Schwepps !

Le metteur en scène Laurent Maindon se contente d'une chaise pour tout décor et mise sur les lumières qui rendent inquiétant ce que cache la porte ouverte vers l'extérieur. Il a surtout su choisir des acteurs dont on pressent qu'ils pourraient être n'importe lequel des quatre personnages et qui pourtant révèlent subtilement des traits de caractère qui les différencient, l'un plus veule, l'autre plus pervers.

Le spectacle a été présenté en milieu scolaire avant que les élèves n'aillent voir la pièce. Les acteurs jouent un extrait puis ouvrent la discussion avec l'aide d'une psychologue et du ou de la CPE, le débat se plaçant très vite sur le harcèlement en milieu scolaire. Mais la pièce va bien au delà, débusquant les réflexes identitaires, la peur de l'autre, le suivisme, la lâcheté devant les violences faites aux plus faibles, tout ce qui revient au-devant de la scène aujourd'hui.

Micheline Rousselet

Asphalt jungle



© Ludovic Giraudon

D'après le texte de Sylvain Levey, *Pour rire pour passer le temps* – mise en scène Laurent Maindon.

Dans le prolongement de *Fuck America* qu'il présente à la Manufacture des Abbesses, le Rictus Théâtre poursuit ses traversées de la violence. Après le spectre de la guerre et de l'exil, il conduit le spectateur dans les bas-fonds de l'âme humaine à travers un huis clos qui devrait le pousser vers la sortie de secours, dès les premières secondes.

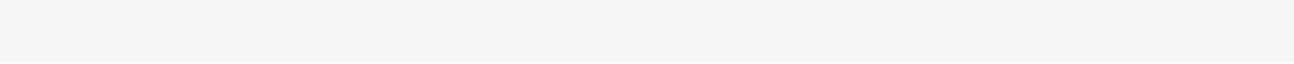
Asphalt jungle est comme une partie de roulette russe où un quatuor d'hommes faisant figure de *demonseigneur toutlemonde*, s'exerce à des actes gratuits de barbarie. Sorte d'incorruptibles cyniques, ils se partagent les rôles entre donneurs d'ordre et victimes. Et le manège de la bêtise, de la manipulation et de la cruauté tourne. La montée dramatique de cette école des bourreaux rappelle les expériences de Stanley Milgram dans ses recherches sur la soumission à l'autorité : jusqu'où accepter la négation de l'autre, sa destruction ?

Brutalité, perversité, délation, veulerie, servitude et complicité, l'homme à l'état brut ordonne la torture. L'autre est contraint de l'accepter avant de devenir à son tour l'exécuteur. On est ici dans un carré d'as où deux donnent ordre et deux exécutent, où chacun devient l'agresseur de l'autre avant d'en devenir la victime. A ce jeu de colin-maillard on ne sait ni qui est qui, ni ce qui se passe dans sa tête, qui en jouit qui se rebelle. La loi du plus fort l'emporte et tout est flou à l'extrême jusqu'à l'exécution finale, d'une froideur clinique.

Le texte de Sylvain Levey entraîne le spectateur dans le fait divers, signe de la dérive des sociétés, et dans le passage à l'acte. Laurent Maindon propose une mise en scène dépouillée, au plus vif du sujet et investit dans la direction d'acteurs – un remarquable quatuor : Ghyslaine Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso, Nicolas Sansier. Le spectateur s'accroche aux espaces musicaux, sas de décompression apportés par la musique comme bouffées d'air nécessaires, après l'apnée. Au final il ne lui est pas facile de sortir du labyrinthe, ni même d'applaudir.

Brigitte Rémer

Mise en scène sobre et efficace, excellents acteurs pour interpréter ce texte de la violence gratuite et absurde. Cela m'a fait penser à une expérience américaine : des gens ordinaires sont doivent infliger des décharges électriques à un cobaye inconnu d'eux. Peu savent dire non et résistent aux « ordres ». Comment des individus choisis au hasard deviennent des bourreaux ? Cette expérience a été tentée par des chercheurs par rapport aux camps de concentration. Inutile de préciser combien je me suis sentie mal à l'aise et trouvé cette pièce désagréable. Utile, si on veut comprendre ce fonctionnement !



Asphalt Jungle

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



(c) Photo Y.P. –

Un type entre côté jardin, éclairé violemment de profil.
En coulisse, toujours à jardin, on entend le bruit de coups portés.

On comprend que deux hommes en frappent un troisième, avec une jubilation manifeste. Les deux finissent par entrer sur scène et vont apprendre au premier à frapper lui aussi leur victime. Nous sommes alors plongés dans une sorte de leçon macabre et dramatique de l'ultra-violence en apparence gratuite.

L'apprenti-tortionnaire a du mal non seulement à comprendre le but de tout ceci, pourquoi il doit martyriser son prochain, mais également comment passer à l'acte.

Et pourtant, la violence gratuite, la relation de domination, d'asservissement, de harcèlement, les rapports de soumission entre un bourreau et sa victime vont finir par s'installer.

Mais d'autres relations, encore plus malsaines, vont intervenir entre ces quatre hommes.

De la soumission à la complicité, il n'y a qu'un pas, du dominant au dominé, il n'y a que l'épaisseur d'une feuille de papier-cigarette.

Avec un problème moral inhérent, la supériorité supposée d'un homme sur un autre, et la relation de pouvoir absolu qui va finir par en découler.
Le théâtre de Sylvain Levey est de ceux qui dérangent, qui interpellent sacrément, et qui disent et montrent plus que crûment les choses.

Je ne connaissais pas cette pièce, et j'ai ressenti la même impression qu'au premier visionnage d'Orange mécanique, de Kubrick.

Ce sentiment de recevoir une vraie claque (au propre comme au figuré!)

Un choc qui vous met mal à l'aise. Et quand vous aimez comme moi au théâtre être mis sciemment mal à l'aise, ce sentiment est jouissif.

Le metteur en scène Laurent Maïndon a une nouvelle fois opté pour un plateau nu, à l'exception de trois grands néons verticaux, qui ensemble ou séparément éclairent le plateau d'une lumière violente et crue, transformant ainsi la scène en véritable ring.

Les quatre comédiens, dans cette heure de dénonciation de la violence fascisante vont plonger le public dans un mélange de fascination et de répulsion.

Yann Josso et Christophe Gravouil sont les deux « apprenants » qui, implacablement, vont enseigner comment torturer la victime.

Les deux sont impressionnants : ils donnent à leurs personnages respectifs une perversité, un sadisme inouïs, sans oublier un féroce humour plus que noir. (Qui nous fait rire... Cet humour noir qui fait rire jaune...)

Nicolas Sansier est l'apprenant, celui qui doit faire ses classes en matière d'être humain voulant démontrer sa supposée supériorité face à un inférieur, un type qui au passage n'a pas la même nationalité que lui.

Lui aussi est excellent. Il donne à son personnage d'élève une densité phénoménale, avec une progression on ne peut plus subtile. Du refus, il passera à l'acte en essayant, tâtonnant, et puis en jubilant.

Pour le coup, ces trois-là nous entraînent dans une magistrale et terrible leçon de pédagogie du tâtonnement expérimental.

Et puis, il y a Ghyslain del Pino. Lui est dans le registre peut-être le plus difficile, dans une ambivalence jamais tout à fait évidente. En effet, la pièce va évoluer de façon implacable. Et non, je n'en dirai pas plus. A aucun moment, la tension dramatique ne faiblira, jamais nous ne serons « tranquilles », toujours en perpétuelle déstabilisation.

Les quatre nous happent dès les premières répliques et ne nous lâcheront plus jamais, tous parfaits, nous plongeant dans un malaise complètement assumé et maîtrisé.

Vous l'aurez compris, ce moment très intense de théâtre a été pour moi un véritable choc.

Un moment fort qui fait fonctionner à plein régime les trois mécanismes fondamentaux du théâtre : la double-énonciation, la distanciation et la catharsis.

On ne ressort donc pas totalement indemne de la Manufacture des Abbesses, et c'est tant mieux !

ASPHALT JUNGLE

Manufacture des Abbesses

Date du 29 août au 13 octobre

Auteur Sylvain Levey

Metteur en scène Laurent Maindon

Distribution Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso et Nicolas Sansier



Asseyez-vous bien confortablement dans votre siège. Vous allez prendre en pleine face un texte brutal et d'une terrible violence. KO assuré.

Quatre hommes et deux néons verticaux. Voilà ce que le spectateur voit assis. Doucement le noir s'installe sur scène et des cris se font entendre. Un homme dans l'encadrement d'une porte regarde l'endroit d'où viennent les hurlements. Pour lui, rien de choquant dans ce qui est entrain de se dérouler. Puis un homme sort et demande à un autre d'entrer. C'est son tour. Il doit aller frapper l'homme au sol. Celui en coulisse vient sur scène et la violence prend un autre aspect. Elle se montre face au spectateur. On nous montre les coups. Mais on nous met en évidence la manipulation pour inciter une personne à en torturer une autre. Parfois la frontière entre victime et bourreau se trouble.

Sylvain Levey sert un texte aiguisé, pointu, précis et cruel. Il suffit à certains de se sentir supérieurs pour justifier toutes les cruautés. Deux personnes peuvent mettre la pression à un troisième pour l'inciter à faire ce qu'il ne pensait possible. Le quatrième subit. Nul besoin de repère temporaire ou géographique, nous sommes aujourd'hui, hier et demain. La nature de l'Homme reste intangible la peur de l'autre, le suivisme, la lâcheté, l'égoïsme... Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Yann Josso et Nicolas Sansier interprètent leurs rôles avec conviction et efficacité. Car le mal-être ne nous quitte jamais à chaque minute qui passe. Le rituel de torture nous glace le sang. Les applaudissements ne font pas enthousiasme. Il faut digérer le coup que nous venons de prendre en plein cœur.

Ce spectacle ne nous laisse pas ressortir indemne. On réfléchit à la violence, au harcèlement, aux montées des extrêmes...

Prisca



THÉÂTRE DU RICTUS

theatredurictus.fr || facebook.com/TheatreDuRictus/

Théâtre du Rictus - 27 rue du Buisson, 44 980 Sainte-Luce-sur-Loire

N° Licence d'entrepreneur de spectacle : 2 - 114949 || N° SIRET : 40989010000053 - Code APE : 9001 Z

Le Théâtre du Rictus est une compagnie conventionnée DRAC Pays-de-la-Loire / Ministère de la Culture et de la Communication.

Elle est également conventionnée pour son fonctionnement par le Conseil régional des Pays-de-la-Loire et le Conseil général de Loire-Atlantique.